

L' Elite Des Poesies Heroiques Et Galantes

Cologne: Marteau, 1687

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn756904196>

Druck Freier  Zugang



les
pous
tes.

g.

87.

13595

77
1/2



Herzogliche Bibliothek.

LBN 0373

L'ELITE
DES POËSIES
HEROÏQUES
ET GALANTES



A COLOGNE.
Chez PIERRE MARTEAU, 1687.



Universitäts-
Bibliothek
Rostock





L'OCCASION PERDUE RECOUVREE.

STANCES.

UN jour le mal-heureux, Lisandre
Poussé d'un amour indiscret
Attaquoit Cloris en secret :
Qui ne pouvoit plus se défendre ;
Tout favorisoit son amour ,

L'Astre qui nous donne le jour
Alloit porter ses feux dans l'onde ,
Et cet Enemy de Cypris
Ne laissoit de lumiere au monde
Que dans les beaux yeux de Cloris.



Avec un amoureux silence ,
Dans un secret appartement
Elle supporte doucement
Son amour & sa violence ;
Ses bras qu'elle veut avancer
Ne servent à le repousser
Que pour l'attirer d'avantage,
Elle le souffre à ses genoux ,
Et n'a presque pas le courage
De luy dire, que faites vous ?

A 2

Avec



Avec un œil doux & severe
 Elle envisage son Amant,
 Et luy montre confusement
 Del'amour & de la colere;
 Lifandre, dit-elle tout bas,
 Je crieray: ne pensez pas
 Que je contente vostre envie;
 Cessez d'attaquer mon honneur,
 Ou commencez d'avoir ma vie,
 Comme vous avez eu mon cœur.



Mais Lifandre aussi peu timide
 Qu'il estoit beaucoup amoureux,
 Imprime l'ardeur de ses feux
 Sur les bords de sa bouche humide,
 Il glisse sa bruslante main
 Sur la neige de son beau sein,
 Dont il pretend fondre la glace,
 Et la tenant entre ses bras
 Il ose porter son audace
 Sur un lieu plus saint & plus bas.



Là sans respect & sans relâche
 Il cherche l'obiet de ses vœux,
 Et trouve ce lieu bien heureux
 Deffous la Juppe qui le cache;
 De ses doigts tremblans & hardis
 Il prend le sombre paradis
 Qui donne l'enfer à nos ames:
 Ce trosne vivant de l'amour,
 Où parmy les feux & les flammes
 L'on n'a jamais trouvé le jour.



Attachez bouche contre bouche ,
 L'un & l'autre étroitement pris ,
 Il ébranla si bien Cloris
 Qu'il la jetta sur une couche ,
 Lors qu'avec des yeux roulans ,
 Demy vifs & demy mourans
 Elle feignit d'estre pâmée ,
 Et dans un si prompt changement
 Ne parût plus estre animée
 Que par des souspirs seulement.



A voir sa gorge toute nuë ,
 Son corps tout du long étendu ,
 L'on jugeoit qu'elle avoit perdu
 Sa pudeur & sa retenue ;
 Que sa constance estoit à bout ;
 Que son Lisandre pouvoit tout ,
 Et qu'elle l'eust laissé tout faire ;
 Mais par un accident fascheux ,
 Que je dis & qui se doit taire ,
 Il ne se passa rien entr'eux.



Prés de gouter mille delices ,
 Ce triste & mal-heureux Amant
 Vid changer son contentement
 En de tres rigoureux supplices ;
 Il estoit couché sur Cloris ,
 Lors qu'il demeura tout surpris
 D'une infortune sans seconde ,
 Et que pour le combler d'ennuy ,
 Ce qui donne la vie au monde
 Demeura mort & froid en luy.



Cét arc-boutant de la nature ,
 Ce principe du mouvement
 Immobile & sans sentiment
 Perd sa vigueur & sa figure ;
 Lisandre a beau se tourmenter ,
 Il a beau le solliciter
 Et luy préparer des amorces ,
 Ce lâche qu'il excite en vain ,
 Au lieu de reprendre ses forces
 Pleure mollement en sa main.



Dans cette cruelle aventure,
 Triste, desespéré, confus,
 Ce pauvre Amant ne songe plus
 Qu'à renoncer à sa nature :
 Dans la fureur de ses transports ,
 Craignant que malgré ses efforts
 On ne l'accuse d'impuissance,
 Il prend par un air languissant
 Des témoins de son innocence,
 Sur le crime auquel il consent.



Cependant Cloris revenue
 De ce feint assoupissement ,
 Porte les deux mains promptement
 Dessus sa cuisse toute nuë,
 Là par dessein ou par hazard
 Elle empoigna ce Dieu camard ,
 Ce chaud Priape de la fable ;
 Mais le sentant troid & rempant
 Elle creut que c'estoit un Diable
 Sous la figure d'un serpent.



Jamais une jeune Bergere
 Ne retira si promptement
 Sa main qui trouve innocemment
 Un aspic dessous la fougere,
 Que Cloris fit sa belle main
 De sur ce membre lâche & vain
 Qu'elle toucha dessous sa robbe ;
 Lors qu'avec un juste despit
 Elle se leve & se dérobe
 Des bras de Lisandre & du lit.



Dans la colere qui l'emporte
 Elle pousse ce pauvre Amant,
 Et sans l'escouter seulement
 Se dispose à gagner la porte ;
 Lors que Lisandre à ses genoux,
 Luy dit, Cloris que faites-vous ?
 Ah ! du moins écoutez mes plaintes,
 Et regardez dans mon malheur
 Toutes les plus vives atteintes
 De l'amour & de la douleur.



Ma chere Cloris je vous ayme
 Plus que les delices des Cieux,
 Plus que les hommes & les Dieux,
 Et mille fois plus que moy-mesme,
 Je brusle d'une vive ardeur,
 Et cette nouvelle froideur
 Ne vous doit pas sembler estrange ;
 Je sçay bien comme il faut aymer,
 Mais pour m'oster des bras d'un Ange
 Un Diable est venu me charmer.



Quelque ennemy de la nature
 Trouble mes sens & ma raison ,
 Et de son funeste poison
 Souille une flamme toute pure :
 Peut-estre aussi sont- ce les Dieux ,
 Qui se voyans moins glorieux
 M'ont voulu rendre miserable ;
 Mais que dis-je ? ils sont innocens ;
 Cloris toute seule est coupable ,
 Elle seule a charmé mes sens.



C'est sa beauté qui dans mon ame
 A joint le respect à l'amour ,
 C'est son œil plus beau que le jour
 Qui fait naistre & mourir ma flamme.
 Heureux dans ma captivité ,
 Je n'osois avec liberté
 Jouir d'une grace impreveuë ,
 Et de tous mes sens transportez
 Je n'ay reservé que la veuë
 Pour admirer tant de beautez.



Quoy qu'il en soit , mon adorable ,
 Avant que vous quittiez ces lieux.
 Souffrez que je perce à vos yeux
 Un cœur fidele & miserable ,
 Afin que j'expie en mourant
 Un crime si noir & si grand ,
 Qu'il choque la nature mesme ;
 Et que pour vanger vos appas
 Ma mort vous témoigne que j'ayme ,
 Si ma vie ne le fait pas.



Il alloit parler d'avantage
 Pour exprimer son defespoir,
 Et peut-estre qu'il eust fait voir
 De sanglans effets de sa rage,
 Lors que l'arrestant par le bras.
 Cloris luy dit, ne parlez pas
 J'entends quelqu'un qui se promene,
 Et je vois avec un grand bruit
 Porter dans la chambre prochaine
 Les sombres flambeaux de la nuit.



Soudain une voix entenduë
 Redoubla son estonnement,
 Et luy fit dire promptement,
 Cher Lisandre je suis perduë,
 Ha! cessez de me retenir,
 C'est mon mary qui va venir,
 Je l'entends il est à la porte,
 Il faut toujours craindre un jaloux:
 Et vous dont la vigueur est morte,
 Comment luy resisterez vous?



Lors cette belle transportée
 D'amour, de crainte & de soucy,
 Mena nostre Amoureux transi
 Prés d'une fenestre écartée,
 Là sans beaucoup de compliment
 Il se glissa legerement
 Et descendit dedans la ruë,
 Où pressé d'un mortel ennuy
 Il fit long temps le pied de gruë,
 Et puis se retira chez luy.



Frappé de la funeste envie
 Qui fait la honte & le remords,
 Il souffrit plus de mille morts
 Du dernier mal-heur de sa vie ;
 Quoy qu' alors les jours fussent grands,
 Cette nuit luy dura mille ans,
 Il ne put fermer la paupiere,
 Sur le point du jour seulement,
 Honteux de revoir la lumiere
 Il la ferma languissamment.



Le Soleil qui chasse les ombres
 Et l'espouventement des nuits,
 Loin de dissiper ses ennuis
 Les rendit plus noirs & plus sombres :
 Quand il vit ce pere du jour
 Il crut par un excez d'amour,
 Voir de Cloris la vive image,
 Mais il connut dans un moment ,
 Comme Ixion sur le nuage,
 Que son amour n'estoit que vent.



Après mille secretes gênes
 Cét amant par un digne effort
 Resolut de chercher la mort
 Ou bien le remede à ses peines :
 Ha ! je ne crains plus mon malheur ;
 Je mourray , dit-il, de douleur
 Ou je repareray ma gloire :
 Et quoy qu'il en soit , dans ce jour
 Je remporteray la victoire
 Ou de la mort , ou de l'amour.



Le bouillant desir qui le presse
 Fait que d'abord apres disner
 Il sort, & va se promener
 Prés du logis de sa Maistresse :
 A peine y fut il un moment
 Qu'il en vit sortir Dorimant
 Le vieil mary de cette belle,
 Et se glissant dans la maison
 Il alla chercher auprès d'elle
 Ou sa mort ou sa guerison.



Par une secrette avenuë
 Il fut dans son appartement,
 Et la trouva nonchalamment
 Dormant sur son lit étenduë :
 Mais, Dieux ! que devint-il alors ?
 Qu'en approchant de ce beau corps,
 Il eut des mouvemens estranges !
 Lors qu'une cuisse à decouvert
 Luy fit voir la beauté des Anges
 Et le ciel de l'amour ouvert.



Dans cette agreable surprise
 Où Cloris n'avoit pas songé,
 Elle avoit assez mal rangé
 Et ses jupes, & sa chemise ;
 Lisandre aussi trop curieux
 Vid lors les delices des Dieux ,
 La peine & le plaisir des hommes,
 Nostre tombe & nostre berceau,
 Ce qui nous fait ce que nous sommes
 Et ce qui nous brulle dans l'eau.



Aymant de la nature humaine
 Bijou chatoüilleux & cuisant ,
 Précipice Affreux & plaisant
 Cruel repos, aimable peine,
 Remede & poison de l'amour,
 Où les hommes se doivent cuire .
 Jardin d'épines & de fleurs,
 Sombre fanal qui fais reluire
 Nos fortunes, & nos mal-heurs.



Nid branlant qui nous fers de muë,
 Afile où l'on est en danger ,
 Raccourci qui fais allonger
 La chose la moins étendue ;
 Fort qui se donne, & qui se prend ,
 Oeil couvert qui ris en pleurant,
 Bel Or, beau Corail, belle Yvoire,
 Doux canal de vie, & de mort,
 Où pour acquerir de la gloire,
 L'on fait naufrage dans le port.



Petit trefor de la nature,
 Estroite & charmante prison,
 Doux tyran de nostre raison,
 Vivifiante sepulture,
 Autel que l'on fert à genoux,
 Dont l'offrande est le sang de tous,
 Sang suë avide & liberale,
 Roy de la honte & de l'honneur,
 Permettez que ma plume estale
 Ce que Lisandre eut de bon heur.

Beau composé, belle partie,
 Je sçay bien que lors qu'il vous vid,
 Il n'observa dessus ce lit
 Ny l'honneur ny la modestie;
 Mais d'amour & de charité
 Il couvrit vostre nudité
 Pour faire évaporer sa flamme,
 Et savoura tous les plaisirs
 Que le corps fait sentir à l'ame
 Dans le transport de nos desirs.

Ce beau Dédale qu'il contemple
 Avec des yeux estincelans,
 Fait naître & couler dans ses sens,
 Une ardeur qui n'a point d'exemple,
 Le feu qui consume son cœur
 Porte par tout sa vive ardeur
 Et brille enfin sur son visage,
 Et ce lâche de l'autre jour
 Se roidissant d'un fier courage
 Escume du feu de l'amour.

Plein d'ardeur, d'audace & de joye
 De remporter un si beau prix,
 Le galand sauta sur Cloris
 Comme un faucon dessus sa proye.
 Quand cette belle ouvrant les yeux
 Vid Lisandre victorieux
 Forcer ses defenses secretes,
 Et la tenant par les deux bras
 Entrer tout fier de ses conquestes
 En un lieu qu'on ne nomme pas.



Tandis que Cloris se tourmente
 Par de doux & puissans efforts,
 Et qu'elle agite tout son corps
 Pour sauver sa vertu mourante,
 Son heureux Lifandre aux abois
 Roule les yeux & perd la voix,
 L'amour fait écouler son ame,
 Elle est toute preste à partir,
 Il s'estend, il dort, il se pâme
 Et ne sent rien pour trop sentir.



D'abord que son ame ravie,
 De l'excez d'un plaisir si grand,
 Eut par un soupir tout brulant
 Donné des signes de sa vie,
 Cloris avec sa belle main,
 Osta la bouche de son sein
 Où son Amant l'avoir collée,
 Et se déchargeant peu à peu
 Honteuse de se voir mouillée
 Effuya l'eau qui vient du feu.



Après une colere feinte
 De tout ce qui s'estoit passé,
 Un reste d'honneur offensé
 Porta Cloris à cette plainte:
 Ha! dit-elle, c'est fait de moy,
 J'ay faussé l'honneur & la foy,
 Vous me perdez cruel Lifandre.
 Faut-il que malgré mon devoir
 J'aye en un moment laissé prendre
 Ce qu'on ne peut jamais r'avoir.

Mais

Mais si pour une faute extrême
 On peut trouver quelque couleur,
 Je puis dire dans mon mal-heur
 Que j'ay failly parce que j'ayme;
 Amour ce maître imperieux
 Force les hommes & les Dieux,
 Brusle jusqu'aux poissons dans l'onde,
 Nul ne peut éviter ses coups,
 Et puis que tout ayme en ce monde,
 Je puis brusler d'amour pour vous

C'est avec raison que mon ame
 Reçoit l'amour d'un favory,
 Ces noms de vieux & de mary
 Font l'horreur d'une jeune femme;
 Les maris ces lâches tyrans
 Ne se font faits nos conquerans
 Que contre le droit de nature
 Et c'est en pratiquer la loy,
 D'aller chercher la nourriture
 Que l'on ne trouve pas chez soy.

Mais les hommes sont infideles,
 Ils n'ayment jamais plus d'un jour,
 Et souvent de tout leur amour
 Ils ne retiennent que les ailes:
 Esclaves de la liberté,
 Ils font voir leur legereté
 Dans leur geste ou dans leur langage,
 Et par un plaisir indiscret
 Ces oyseaux sortant de la cage
 Vont conter tout ce qu'ils ont fait.

Trop



Trop juste & trop aymé Lisandre,
 S'il en estoit ainsi de vous.
 Je percerois de mille coups
 Ce cœur qui s'est laissé surprendre,
 J'ay tout perdu pour vous g'agner,
 Voudriez-vous pour me ruiner
 Eventer mes secretes flammes?
 Et tireriez vous vanité
 De la foiblesse d'une femme
 Et de vostre legereté?



Ha! que plustost la mort m'advienne,
 Cria Lisandre à ce discours,
 Dont pour interrompre le cours
 Il mit sa bouche sur la fienne,
 L'eslevant de terre il la prit
 Et la coucha dessus le lit,
 Où je ne sçay pas ce qu'ils firent,
 Je crois bien qu'ils firent cela,
 Puis que les Amours qui les virent
 M'ont dit que le lit en branla.



Ce fut alors qu'ils se pâmerent
 De l'excez des contentemens,
 Que cinq ou six fois ces amans,
 Moururent & resusciterent,
 Que bouche à bouche & corps à corps,
 Tantost vivans & tantost morts,
 Leurs belles ames se baisèrent,
 Et que par d'agreables coups,
 Leurs beaux corps se communiquerent
 Tout ce que l'amour a de doux.



Muses, n'échauffez plus ma veine,
 De grace arrestez vous un peu,
 Vous m'inspirez un autre feu
 Que celui de vostre fontaine.
 Il ne sçay quoy dedans mon cœur
 Se glisse avec tant de douceur,
 Que je suis forcé de me rendre.
 Ha! Cloris quand je m'en souviens,
 Je m'imagine estre Lisandre,
 Et me semble que je vous tiens.



LA
 JOUISSANCE
 IMPARFAITE,
 CAPRICE.



PREs mille amoureux discours
 Interrompus d'un long silence ;
 Elle repousse mes Amours
 D'une agreable violence.

Je ſçay qu'en cette occasion,
 Ce qui cause noſtre querelle,
 Ce n'eſt pas ſon averſion,
 Mais c'eſt ſa pudeur naturelle.

Pour ſes bras en vain reſiſtans,
 Ses yeux ſemblent me faire excuſe :
 Et je trouve qu'en meſme temps
 Elle m'accepte & me reſuſe.

Pour favoriſer mon deſſein,
 Et ſoulager mon mal extrême,
 Le Linge qui couvroit ſon ſein,
 Eſt tombé preſque de luy-meſme.

Ayant

Ayant porté ses belles mains
 Dessus ces deux Globes d'Albâtre ;
 Je baise les doigts inhumains ,
 Qui cachent ce que j'idolâtre.



Helas ! à quoy , dis-je , vous fert,
 D'estre à mon amour si farouche ;
 Vos mains ont vostre sein couvert ,
 Et m'ont découvert vostre bouche.



Vous faites autant de pechez
 Que vous m'ostez de belles choses ;
 Mais pour les Lys que vous cachez ,
 Je m'en vay bien cueillir des Roses.



Dieux ! que cette bouche a d'appas,
 Que tout ce visage a de graces !
 Cent mains ne vous suffiroient pas .
 Pour garder tant de belles places.



Icy sa constance est à bout ,
 Toute sa force est allentie ,
 Elle ayme mieux me donner tout ,
 Que d'en ceder une partie.



Au lieu donc de me repousser ;
 Ses bras sans aucune contrainte ,
 Ne servent plus qu'à m'embrasser ,
 D'une amoureuse & molle estrainte.



Son amour dans ses yeux se lit ,
 J'y connoy son inquietude ;
 Elle tombe dessus le lit ,
 Plus d'amour que de lassitude.

Par



Par l'ardeur de sa passion ,
Toute sa personne est émeuë ,
Et son imagination
Trouble lascivement sa veuë.



Déjà sa gorges'efle un peu ,
Et (j'ay de la peine à le croire ,)
J'apperçoy l'éclat d'un beau feu ,
Entre deux colonnes d'Yvoire.



Mais ô foible contentement !
Passion qui n'a point d'exemple ;
Mon vain devoir en un moment ,
Se rend à la porte du Temple.



Incomparable affliction !
Une Ville apres cent Batailles ,
Se rend à ma discretion ,
Et je meurs au pied des murailles.



Nous faisons , mais séparément ,
Ce qu'ensemble nous devions faire
Et sans le vif attouchement ,
S'acheve l'amoureux mystere.



Icy nos Amours sont punis ,
Par l'excez de leurs propres flâmes ;
Et nos deux corps seroient unis ,
Si nous n'eussions uny nos ames.



Helas ! c'est trop tost achever ,
Luy dis-je, la voyant fâchée,
Et honteuse de se lever ,
Aussi tost qu'elle fut couchée.



Si je n'ay duré qu'un moment .
Accusez en vostre constance ,
La moitié du chatoüillement ,
S'est passée en la resistance.



D'une si nuisible vertu ,
Ne faites jamais tant de gloire ;
Si vous n'eussiez point combattu ,
Vous eussiez gagné la victoire.



Mon défaut vous est Glorieux ,
Ne le prenez pas pour un crime ;
Un feu lancé de vos beaux yeux ,
A bruslé toute la victime.




L'ame par l'admiration
Et par le desir suspenduë ,
Est causé que sans action ,
La volupté s'est répanduë.





Excusez donc mon chand desir ,
Et vous consolez ; Isabelle :
Vouseussiez eu plus de plaisir
Si vous eussiez esté moins belle,

IMITATION

DU PASTOR FIDO.


UNIQUE sujet de ma flamme,
 Myrtille si tu pouvois sçavoir
 Ce qui se passe dans mon ame,
 Sans doute on te verroit avoir
 Pour cette Amarillis que tu nommes cruelle,
 Cette mesme pitié que tu demande d'elle.


 Quoy que tous deux amans, quoy que tous deux
 aimez,
 Et d'un mesme feu consommez,
 De nostre amour pourtant le mal-heur est extreme;
 Car enfin aimable Berger,
 Dequoy me sert-il que je t'aime
 Si je ne te puis soulager?
 Ou dequoy me sert il qu'un amant si fidèle
 Brusle aujourd' huy pour moy d'une flâme si belle?


 Destin pour nous trop rigoureux,
 Par quel ordre injuste & barbare
 Faut il que le Ciel nous separe,
 Si l'amour nous unit tous deux de mesmes noeuds?
 Ou par quel estrange caprice
 Faut-il que le Ciel nous unisse,
 Si l'amour plus puissant nous lepare tous deux?

Que

Que vostre bon-heur est extrême,
 Cruels Lions, sauvages Ours,
 Vous qui n'avez dans vos amours
 D'autre regle que l'amour mesme !
 Que j'envie un semblable sort,
 Et que nous sommes mal-heureuses,
 Nous de qui les loix rigoureuses
 P'unissent l'amour par la mort.

Ha! que l'on aime peu quand on craint de mourir !
 Myrtille plust au Ciel qu'une mort inhumaine
 Fût du peché la seule peine,
 Je ferois gloire d'y courir.
 Seule regle des belles ames,
 Et le premier Dieu de mon cœur,
 Honneur ! voy que je fais à ta sainte rigueur
 Un sacrifice de ma flamme.

Si l'instinc ou la loy par un effet contraire,
 Ont également attaché,
 l'Un tant de douceur au peché,
 l'Autre des peines si severes ;
 Sans doute ou la nature est imparfaite en soy,
 Qui nous donne un penchant que condamne la loy ;
 Ou la loy doit passer pour une loy trop dure,
 Qui condamne un penchant que donne la nature.

Et toy cher & parfait amant,
 Pardonne à cette mal-heureuse
 Qui te mal-traite apparemment :
 Mais t'aime effectivement,
 Et qui doit estre rigoureuse

Par

Par nécessité seulement.



I Ha ! si tu veux tirer vengeance
De tes feux mal recompenez ;
Sçaches que ta propre souffrance
Me punit & te vange assez ;
Car enfin s'il est veritable ,
Que tu fois mon ame & mon cœur.
Comme tu l'es, Quelque rigueur
Qu'exerce contre toy le Ciel impitoyable ,
Toutes les fois que tes douleurs
Te font ou soupirer ou respandre des pleurs
Ces pleurs que tu respans, c'est mon sang que tu
verfes ,
Par ces cruels soupirs qui te sortent du sein ;
C'est mon propre sein que tu perces ,
Toutes ces peines enfin , ces cruautés diverses
Que l'amour & le fort te font souffrir pour moy ,
Je les ressens encore plus vivement que toy.

E
D
C
D
Si
O
Br

S U R
LE MARIAGE
D U R O Y.
EPIGRAMME.

Pa
Fa
Si
Ou
Fa
Si

ENfin par cette Paix si saintement jurée,
La France sur l'Espagne a maintenu son rang,
Ils sont tous deux aux prises, & c'est chose averée
Qu'il en couste à l'Espagne encore un peu de sang.

POR.

P O R T R A I T
 D E M O N S I E U R
 L E P R I N C E .

J' Ay le cœur comme la naissance ,
 Je porte dans les yeux un feu vif & brillant .
 J'ay de la foy , de la constance ,
 Je suis prompt , je suis fier , genereux & vaillant ,
 Rien n'est comparable à ma gloire ,
 Les plus grands Heros dans l' Histoire ,
 Ne me l'oseroient disputer ,
 Si je n'ay pas une Couronne ,
 C'est la Fortune qui la donne ,
 Il suffit de la meriter .

P O U R M O N S I E U R
 L E P R I N C E
 S O N N E T .

C O n d é tu sçais ranger sous tes loix la victoire ;
 Ton nom seul fait trembler les Rois & les Ce-
 sars ;

B

Et

Et ton bras du debris de cent fameux rempars
Dresse des monumens eternels à ta gloire.



Des plus grands Conquerans tu ternis la memoire
Tu parus à Rocroy plus foudroyant qu'un Mars,
Fribourg, Nortling, Lens & mille autres hafards
Effacent ce qu'on lit des plus grands dans l'Histoire.



Mais le couronnement de tous ces beaux exploits
C'est d'avoir combattu pour accorder deux Roys,
Ce bon-heur de l'Europe est le fruit de tes palmes :



Peuples de ces Estats reverez à jamais,
Dans le mesme Heros, qui rend vos jours plus cal-
mes,
Le Demon de la Guerre & l'Ange de la Paix.

A U M E S M E.

Sur son retour à la Cour.

S O N N E T.

Heros miraculeux vous avez veu mon Roy,
Son favorable accueil vous vaut une victoire,
Et vous gagnâtes moins dans les champs de Rocroy
Quand vostre auguste bras triompha pour sa gloire.



Vous allez desormais faire eclater sa Loy,
Vos faits deffous les siens vont briller dans l'Hi-
stoire ;

Et

Et vostre heureux retour va donner de l'employ
A tous les confidens des Filles de Memoire.



Leurs écrits vont montrer aux yeux de l'Univers
Comme vostre valeur par mille exploits divers
A rendu vostre Nom plus craint que le Tonnerre.



Et que si l'Eternel qui fait tout pour le mieux,
Ne vous eust pour deux Roys fait le Dieu de la
guerre,
La Paix seroit encore invisible à nos yeux.

ADAM BILLAULT.
Menuisier de Nevers.

SUR LA MORT
DU MARESCHAL
D'HOCQUINCOUR

S O N N E T.

ENfin à d'Hocquincour la lumiere est ravie,
Il s'est offert luy-mesme au coup qui le sur-
prend,
Et malgré tout l'honneur qu'il eut durant sa vie,
Il n'aura pas le bien d'estre plaint en mourant.



Rebelles, son exemple aux remords vous convie;
Ses armes pour le Roy n'ont rien fait que de grand:

B 2

Mais

Mais sa valeur si haute & si digne d'envie,
 Dans un party contraire eut un sort different.



Son chastiment fatal suivit de prés son crime :
 D'une main inconnuë il devint la victime,
 Luy qui brava jadis la mort en tant de lieux.



Il connut que des Roys le Ciel prend la querelle,
 Tant qu'il fut bon sujet, il vescu glorieux
 Et mourut sans éclat si tost qu'il fut rebelle.

P O U R
 C R O M V E L.
 S O N N E T.

Q U E contre mon pouvoir toute la Terre grou-
 de,
 Que tous les Souverains m'attaquent à la fois,
 Et que je sois blasmé d'une commune voix,
 Ma gloire durera jusqu'à la fin du monde.



Ma puissance a paru sur la Terre & sur l'Onde,
 Au seul bruit de mon nom j'ay fait trembler des
 Rois ;
 De mon propre pays j'ay renversé les Loix,
 Et je meurs glorieux dans une paix profonde.



De

De mes plus chers amis je me fus deffié,
 A mon ambition j'ay tout sacrifié,
 Et mesme de mon Roy j'ay fait une victime :



Il est vray que je suis criminel en effet ;
 Mais jamais un mortel n'a sceu porter son crime
 Avec tant de succez, ny si loïn que j'ay fait.

C O N T R E.

C R O M V E L.

S O N N E T.

TOy contre qui le Ciel par son tonnerre gronde,
 Et que tous les Demons attaquent à la fois,
 Parricide, maudit d'une commune voix,
 Tes tourmens dureront plus long temps que le
 monde.



Ta furie a paru sur la Terre & sur l'Onde,
 Ton nom fera tousiours abominable aux Roys,
 Ton Pays en ta mort a restably ses Loix,
 Et se voit aujourd'huy dans une paix profonde,



Scelerat, peux-tu dire avoir eu des amis
 En ce noir attentat que toy seul as commis ?
 Toy seul as devoré l'innocente victime,



Monstre de l'Angleterre , assassins de ton Roy ,
 Tu peux bien te vanter d'avoir fait un grand crime
 Car nul autre en Enfer n'est plus damné que toy.

EPI TAPHE

DE MADAME

DE VINGT *****.

CY gist la mere criminelle ,
 Cy gist le mal-heureux enfant
 Qui reposoit dedans le flanc
 De cette marastre cruelle :
 Cet enfant que le crime a fait
 N'est pas conçu qu'il est defait :
 L'honneur en fait une victime ,
 Et la main qui fut son bourreau
 Pour mieux faire éclater le crime ,
 Mit la mere & l'enfant dans le mesme tombeau.

SON-

SONNET ENIGMATIQUE.

T'Ay veu tantost quelqu'un manier doucement
 Quelque chose de creux, couvert d'un poil vo-
 lage,
 Et mettre au beau milieu qu'il ouvroit assez large
 Un gros chose nerveux & tendu roidement :



La Dame s'écrioit ; faites tout doucement,
 Helas, il n'est pas bien, vous gastez tout l'ouvrage
 Lors pour luy obeir & plaire davantage
 L'ostoit, mais remettoit aussi soudainement.



Ils ont esté long. temps ensemble à cette affaire,
 Toutesfois peu à peu ils ont si bien sceu faire
 Qu'enfin ils font venus à bout de leurs desseins ;



Je ne sçay qu'ils faisoient, neantmoins je me doute
 Que l'homme en d'uroit fort & travailloit des reins
 Aussi quand ce fut fait, il fuoit goutte à goutte.

Le bas de chausse.

ENIGME.

JE suis un instrument roide & dur comme fer,
 De longueur environ de dix ou douze poulces,
 Souvent près du nombril avec force je pousse
 Dans un lieu plus obscur que n'est celui d'Enfer.

Le Busc.

ENIGME.

J'Ay deux trous fort voisins & velus tout autour,
Je les donne à choisir fans en avoir de honte,
Les membres les plus froids y trouveront leur com-
pte,

Puis que il y fait chaud ainsi que dans un four.

Le Manchon.

ELEGIE.

Cruel persecuteur de la Terre & des Cieux,
Qui parois aux humains le plus meschant des
Dieux,

Amour de qui les traits se glissent dans les ames
Y causant du desordre & des feux & des flammes,
Falloit-il que tes coups tombassent tous sur moy,
Et void on un Demon plus injuste que toy?
Aux pieds de tes Autels j'ay passé mes années,
Tes seules volonitez ont fait mes destinées;
Jet'ay servy sans cesse & de tous les Amans,
J'estois le plus scûmis à tes commandemens;
J'ay chanté ton pouvoir sur la terre & sur l'onde,
J'ay conté tes douceurs à la moitié du monde,
Et si l'on m'en eût crû, tout ce qui void le jour
Fût venu se soumettre à l'empire d'Amour;
Demande-le, cruel, aux Nymphes de la Seine,
A la belle Caliste, à la jeune Climene.
Toutes deux te voyans exalté dans mes Vers,
T'ont rendu redoutable à tout cet Univers:
Cependant inhumain après tant de services,
Pour me recompenser, tu n'as que des supplices,

Et

Et ton ingratitude est venuë à ce point ,
 Que voulant te parler , tu ne m'écoute point ;
 Pour exercer sur moy ta plus noire malice ,
 Tu m'as fait admirer les charmes de Florice.
 Et dés que leur pouvoir m'a souûmis à sa loy ,
 Ingrat , tu l'as renduë aussi sourde que toy :
 Florice à qui le Ciel prodigua sans mesure ,
 Les plus rares tresors que cache la nature ;
 M'a tousiours fait connoistre , adorant ses appas ,
 Que ses yeux font un mal qu'elle n'entendoit pas.
 Aux plus tendres soupirs elle paroist cruelle ,
 Les rochers les plus durs y répondent plus qu'elle ,
 Et dés lors qu'à ses pieds j'implore son secours ,
 L'inhumaine me quitte & change de discours ;
 En vain pour la toucher je fais une peinture
 De l'amour qui se void en toute la Nature ;
 En vain pour la fléchir je luy dis chaque jour ,
 Florice on ne voit rien de si doux que l'amour :
 Elle se divertit , elle ne fait que rire
 Des douceurs que je pense , ou que je luy veux dire :
 Si l'amour est si doux , dit-elle en se mocquant ,
 Pourquoi m'avez vous dit que vous enduriez tant ?
 Je ne puis luy répondre & ma langueur extrême ,
 Fait bien voir que je souffre en montrât que je l'aime
 Et que tous ces plaisirs , dont je peins la douceur
 Se trouvent dans ma bouche & non pas dans mon
 cœur.

Helas ! il est bien vray qu'en l'amoureux Empire
 La plus grande douceur est un cruel martire ,
 Et que tous ces appas qui nous charment si fort
 Font naistre des langueurs qui nous donnent la mort :
 Depuis le jour que j'ayme , à peine je respire ,
 Si je veux respirer , il faut que je souûpire ;

Et depuis que je fers mes ingrates amours ,
 J'ay trouvé le secret de mourir tous les jours :
 Le repos que la nuit laisse au plus miserable
 Ne vient jamais flatter le tourment qui m'accable
 Et le Dieu du sommeil , ennemy de l'Amour ,
 S'accorde avecque luy pour me fuir à son tour ;
 Ce Demon inquiet , ou par ruse ou par rage ,
 Vient me donner la mort & m'en oste l'image :
 Tout ce que je connois parle de mon trépas ,
 Il n'est que le sommeil , qui ne m'en parle pas :
 Lors que le Dieu du jour quitte le sein de l'onde ,
 Pour apporter la joye & la lumiere au monde ,
 Ma tristesse m'éloigne & du monde & du bruit ,
 Et laisse dans mon ame une eternelle nuit ;
 Les rochers & les bois témoins de mon supplice ,
 Sont ceux que j'entretiens des rigueurs de Florice ,
 Et je leur dis cent fois que je serois heureux
 De pouvoir devenir insensible comme eux ;
 Je refuse solitaire , & dans un lieu sauvage
 Je pense voir Florice & trouver son image ;
 Quoy que rien ne ressemble à ses divins appas ,
 Je crois les voir par tout , & je ne les vois pas ;
 Là, comme si mes yeux découvroient ce que j'ayme,
 Je me plains de Florice à son image mesme,
 Et par mille soupirs qui sortent de mon cœur ,
 Je luy dis mon amour & luy peins ma douleur ;
 Ingrate , dis-je alors , inhumaine Florice ,
 Pourquoi me traitez vous avec tant d'injustice ?
 Le bel Astre du jour ne voit rien par my nous
 De plus soumis que moy , de plus cruel que vous ;
 Je vous aime Florice , & le Dieu d'Amour mesme ,
 Ne scauroit pas aymer au point que je vous aime ,
 Imiter pour le moins les tygres & les ours

Qui

Qui se laissent dompter aux plus petits Amours :
 Dès plus fiers animaux le naturel sauvage ,
 S'adoucit aux plaisirs où l'amour les engage :
 Tous parlent de l'amour & s'en laissent charmer ,
 Vous seule estes farouche , & refusez d'aimer :
 Quand de l'astre du jour les premiers traits éclatent ,
 Les oyseaux éveillez s'entraiment & se flattent ,
 Ils se cherchent l'un l'autre & leurs gazouillemens
 Sont les témoins publics de leurs contentemens ;
 Les plus hydeux poissons dans le fonds des abysses
 Des ardeurs de l'Amour deviennent les victimes ,
 Et cét aimable Enfant qui commande en tous lieux ,
 Charme les animaux , les hommes & les Dieux :
 Ces Dieux que vous iervés , ces maîtres du tonnerre
 Abandonnoient le Ciel pour aimer sur la Terre ,
 Et les Divinitez de tous les Elemens ,
 Affectent pour tout bien la gloire d'estre Amans ;
 Pensez-vous faire mieux que tous tant que nous
 sommes ,

Mieux que les animaux & les Dieux & les hommes ?
 Et si tous de l'amour recherchant les appas ,
 Serez-vous inflexible & n'aimerez-vous pas ?
 Pour moy de qui l'amour est le souverain Maître ,
 Je veux aimer toujours , ou je veux cesser d'estre ,
 Mais puisque de l'amour je dois sentir les coups ,
 Ce ne sera jamais pour d'autre que pour vous :
 Fussiez-vous plus ingrate & plus inexorable ,
 Fussiez-vous plus cruelle & moy plus misérable ,
 Je beniray les maux qui me feront mourir ;
 Car les braves Amans se plaisent à souffrir ;
 Mon amour est si beau que rien ne le seconde ,
 Je méprise pour vous la fortune & le monde ,
 Et je ne veux des biens qu'on cherche tant d'avoir ,

Que ceux de vous aymer ; vous servir & vous voir.
 Voilà cruel Amour, une image fidelle
 Du mal que fait Florice & que je sens pour elle.
 Mais quoy ? de tous les maux que causent ses appas,
 Florice est innocente, elle n'y consent pas :
 C'est toy seul qui les fais & ton humeur cruelle
 Pour accabler nos cœurs te retient auprès d'elle :
 Je te vis dans ses yeux dès la première fois,
 Comme un cruel Tyran qui fait suivre ses loix,
 Je ne resistay point à leur plus douce amorce,
 Me voulant dégager tu me vainquis par force,
 Tu me suivis par tout, & tu vins te placer
 Au milieu de mon cœur qui vouloit te chasser.
 Mais trop ingrat Amour que servent mes reproches
 J'amollirois plustost & la bronze & les roches.
 Je puis me rendre heureux sans tous ces vains propos,
 Car qui cherche la mort peut trouver le repos.
 C'est ainsi que Lisandre en des lieux solitaires,
 N'accusoit que l'Amour de ses longues miseres,
 Et que demy-mourant il nommoit tour à tour
 Et l'ingratre Florice & le cruel Amour, (dre,
 Quand ce Dieu, dont les cœurs ne se peuvent défen-
 Apparut à l'instant où soupiroit Lisandre,
 Et brillant de ces traits qui percent les humains.
 S'approcha près de luy & luy tendit les mains ;
 Il n'avoit plus alors ces fiertez redoutables,
 Par qui Florice a fait tant de cœurs miserables,
 Il paroissoit remply de ces divins appas,
 Qui font qu'on sêt Amour, mais qu'on ne le fuit pas.
 Lisandre en fut surpris & soupirant encore,
 Eust pris le Dieu d'Amour pour celle qu'il adore ;
 Mais le regardant bien, il consulta son cœur,
 Et trouva que Florice avoit plus de rigueur.

A ce

A ce ressouvenir ses soupirs redoublerent
 Son ame fut troublée & ses larmes coulerent ;
 Quand l'amour l'embrassant & touché de ses pleurs
 Tâcha par ses discours d'appaiser ses douleurs :
 Console toy , dit il , & cesse de te plaindre
 De ce feu violent que je ne puis esteindre ,
 Ne m'en accuse plus , ne m'en fais point l'auteur ,
 Et du mal que tu sens , ne t'en prens qu'à ton cœur :
 Le mal heureux qu'il est , quoy que je l'advertisse ,
 De ne se joüer pas aux beaux yeux de Florice ,
 S'en approcha tousiours & sans y resister ,
 Il fit si bien enfin qu'il ne put la quitter ;
 Si lors dans ses beaux yeux je parus redoutable ,
 C'estoit de ton mal-heur le signe inevitable.
 Il devoit pour ton bien l'avoir mieux entendu ,
 Non pas à ses beaux yeux courir comme un perdu ,
 Quand il n'en fut plus temps, il chercha sa franchise ;
 Mais Florice a des yeux qui retiennent leur prise :
 Apres l'avoir cent fois vainement entrepris ,
 Plus il se rebella , plus il se trouva pris ,
 C'est un mal sans remede & je n'y puis rien faire ,
 Lors que j'en veux parler , Florice me fait taire ,
 Et mes discours sur elle ont si peu de credit ,
 Qu'autant vaudroit pour toy que je neusse rien dit :
 Je ne puis pour moy mesme obtenir quelque grace ,
 Dés que j'ouvre la bouché elle fuit & me chasse ,
 Et m'estime si peu qu'en quel lieu qu'elle soit ,
 L'Insensible me donne au premier qu'elle voit ;
 J'ay voulu m'en fâcher , & j'ay tout fait contre elle
 J'ay lancé tous mes trais dessus son cœur rebelle ,
 Mais ils se sont rompus ainsi que sur les eaux ,
 Se brisent aux rochers les fragils vaisseaux :
 Heureux encore apres avoir perdu mes armes ,

D'en trouver dans ses yeux, d'où naissent tant de charmes ;

Si lors pour mon mal-heur, elle eût esté sans yeux,
J'abandonnois la Terre & revolois aux Cieux ;

Mais enfin, cher Lisandre, acheve sans murmure
D'accoustumer ton cœur aux tourmens qu'il endure,
Quand un cœur est touché, qui se laisse enflâmer,
S'il ne sçait pas souffrir, il ne sçait pas aimer,
Souffre, espere & poursuis, le temps change les choses,

Quand l'hyver est passé, l'on voit naistre les roses.

Tes maux te donneront peut-estre un meilleur fort


Il est des mauvais vents qui conduisent au port.


Lors il quitte Lisandre & d'une aille estenduë
Disparoist à ses yeux, emporté sur la nuë
Et loin de soulager cet Amant malheureux,
Laisse tomber sur luy des chaisnes & des feux.
Ha ! dit Lisandre alors, que servent tes paroles ?
Tu m'accables, cruel, lors que tu me consoles :
Comment dois-je éesperer de voir finir mes maux,
Si tes propos douceurs m'en donnent de nouveaux ?
Au moins, cruel A mour, va conter mon supplice
A celle qui me tuë, à l'ingrate Florice ;
Il voulut la nommer une seconde fois,
Mais ses soupirs mortels estoufferent sa voix.


S O N N E T.

Vous me pressez à tort pour aller à confesse,
Beauté de qui dépend, & mon bien & mon mal.
Si je n'approche pas ce sacré Tribunal,
Je marque mon respect plustost que ma paresse.

Je


 Je ne sens point en moy de peché qui me presse,
 Je vous aime Philis, d'un amour sans égal ;
 L'Amour pour le salut n'a rien qui soit fatal,
 Et le dire tout bas, marqueroit ma foiblesse.


 J'en parleray par tout, je le diray tout haut,
 Je reconnois pourtant que j'ay quelque deffaut,
 Dont je n'auray jamais aucune repentance.


 Mon crime est que j'enrage & peste en chaque
 lieu,
 Malgré tous mes respects & ma perseverance,
 Que vous ne voulez pas me faire offenser Dieu.

M A D R I G A L.

Lors qu'Iris veut charmer nos yeux & nos esprits
 Soudain les graces & les Ris
 Se trouvent en foule aupres d'elle,
 Venus y fait aller son Fils :

Mais son Fils s'en revient & se montre rebelle,
 Aussi tost sa Mere en courroux
 Luy dit, Amour vous mocquez vous,

D'abandonner Iris que nous fismes si belle ?
 L'Amour ne pouvant dans son cœur
 Tenir sa petite douleur,

Luy dit entre les dents, comme un enfant qui gronde,
 Je luy suis trop indifferent,
 Elle me donne à tout le monde,
 Et jamais elle ne me prend.

M E T A.

METAMORPHOSE
 DES YEUX
 DE PHILIS
 EN ASTRES.

BEaux ennemis du jour dont les fueillages som-
 bres

Conservent le repos, le silence & les ombres ;
 Confidens immortels des Ages & des temps.
 Vieux enfans de la Terre, agreables Titans,
 Qui jusques dans le Ciel sans crainte du tonnerre
 Allez faire au Soleil une innocente guerre !
 Chesnes, Palais sacrez de nos premiers A yeux,
 Conseillers des humains ; Interpretes des Dieux :
 Je ne suis point venu dans cette nuit obscure
 Rechercher les secrets de la Race future,
 Et sans rendre presens les siecles à venir,
 Je ne veux consulter que vostre souvenir :
 L'unique ambition qui flatte ma pensée
 Est d'apprendre de vous une chose passée,
 De sçavoir de Daphnis le trespas mal heureux,
 De sçavoir de Philis les regrets amoureux,
 Comme elle eut pour un mort une flamme vi-
 vante

Et fut changée enfin pour estre trop constante ?

Favo-

Favorables témoins de leurs chastes desirs
 Qui vistes leurs douleurs, qui vistes leurs plaisirs,
 Si d'un semblable trait, vostre ame fut touchée,
 Découvrez moy l'ardeur que vous avez cachée,
 Et n'apprehendez pas en l'exposant au jour,
 D'introduire un prophane aux mysteres d'Amour.

Sous des Astres benins, & de qui l'influence
 Garde encor aujourd'huy sa premiere innocence,
 Des arbres consacrez au Monarque des Dieux,
 Se vont offrir à luy jusques dedans les Cieux.
 Loin d'eux mesmes cherchans des routes inconnuës
 De leurs bras orgueilleux ils embrassent les nuës
 Leurs troncs vastes & grands, des peuples respectes
 Sont de cent demy Dieux les vivantes Citez,
 Et leurs rameaux épais sous leurs feuilles tremblan-
 tes,

Cachent de mille oyseaux les familles errantes,
 Dans ce riant séjour, ces hostes sans soucy
 Celebrent ses beautez qu'ils augmentent aussi;
 Les Nymphes pour ouyr leur charmantes merveil-
 les

Entr'ouvrent leur escorce, & prestent leurs oreil-
 les,

Puis leur pied retraçant leurs sçavantes leçons,
 Marque en ses pas divers, leurs diverses chansons,
 Et sur un tendre émail de mousse & de fougere,
 Imprime de leurs sons une image legere.

Au milieu de ce bois un liquide cristal
 En tombant d'un rocher forme un large canal,
 Qui comme un beau miroir, dās sa glace inconstante
 Fait de tous ses voisins la peinture mouvante,
 Les secrets de son sein sont ouverts à chacun,
 Plus il se montre pur, plus il se rend commun.

Et

Et découvrant son lit aux plus foibles ceillades ,
 Il trahit la pudeur de ses chastes Naiades.
 C'est-là , par un Chaos agreable , & nouveau ,
 Que la terre & le Ciel se rencontrent dans l'eau ;
 C'est-là , que l'œil souffrant de douces impostures
 Confond tous les objets avec leurs figures ,
 C'est-là , que sur un arbre il croit voir les poissons ,
 Qu'il trouve les oyseaux aupres des hameçons ,
 Et que le sens charmé d'une trompeuse Idole ,
 Doute si l'oyseau nage , ou si le poisson vole.
 C'est-là , qu'une Bergere estallant ses attraitz ,
 Fait en se regardant de plus nobles pourtraits ,
 Quand le genou courbé sur les fleurs du rivage ,
 Elle vient arrouser celles de son visage ,
 Qui remplissant les eaux de feux & de clartez ,
 Pour un peu d'ornement leur rend mille beautez ,
 Par tout où d'un regard elle échauffe les ondes ,
 En de nouveaux appas elle les rend fécondes ,
 Elle n'est plus unique & les flots embellis ,
 Aussi bien que la terre ont une autre Philis.
 Infortuné témoin d'une si haute gloire ,
 Daphnis , qui sceus trop bien la peindre en ta me-
 moire
 Que le Ciel t'eust chery , si ce portrait fatal
 S'y fust évanouï comme dans ce cristal.
 Ah ! que l'heur de tes yeux cousta cher à ton ame !
 Ton mal te pleut d'abord , & ta naissante fiâme
 Fut comme un feu de joye allumé dans ton cœur ,
 Dont le vaincu voulut honorer le vainqueur.
 Mais enfin son ardeur dévora tes entrailles ,
 Et ce feu n'éclaira que pour tes funeraïlles.
 Daphnis en qui les Dieux assemblans leurs tresors
 Firent une belle ame hostesse d'un beau corps ,

Sui.

Suivant un ravisseur, dont la gueule sanglante
 Emportoit dans les bois une brebis mourante ;
 Desia son juste fer luy mesurant le flanc,
 Cherchoit à se noyer dans les flots de son sang,
 Quand Philis, d'un regard qui peut tout mettre en
 cendre,

Redüisit l'affaillant au point de se deffendre ;
 Et d'un coup innocent luy donnant le trépas,
 Le prit en des filets qu'elle ne tendoit pas.
 Comme si les rayons des yeux de la Bergere
 Avoient purifié le feu de sa colere :
 Une fureur plus noble est maistresse à son tour,
 Et son cœur n'a plus rien que des flâmes d'amour,
 Une agreable nuit qu'un trop grand jour envoie.
 Dérobe à ses regards, le larron & la proye,
 Et luy mesme devient par un autre destin,
 D'un autre ravisseur la proye & le butin.

Cependant cette belle également atteinte
 Des mouvemens divers de pudeur & de crainte,
 A ces deux passions se laisse partager,
 Et ne sçait qui fuir, du Loup, ou du Berger.
 L'Amant & l'ennemy font des effets semblables,
 Tous deux luy sont nouveaux, & tous deux redouta-
 bles :

Et la peur qui l'appelle en des lieux differents,
 Rend son corps immobile & ses desirs errants :
 Quiconque en ce spectacle eust eu des yeux fide-
 les,

Eust veu de nouveaux lys, & des roses nouvelles.
 Son teint estoit le champ de ces diverses fleurs,
 Et chaque passion y peignoit ses couleurs.
 La crainte qui du cœur montoit dans le visage ;
 A la seule blancheur donnoit tout l'avantage,

Puis

Puis la honte , au secours amenant la rougetir ,
 Venoit rendre à Philis les larcins de la peur.
 Si bien que reprenant sa naïfue peinture ,
 Deux effets violens reparoient la nature ,
 Et laissant dans leur guerre une image de paix ,
 Rendoient cette beauté plus belle que jamais.

Toutesfois je vous plains , ô Bergere adorable !
 Mais je plains plus que vous ce Berger misérable ,
 Ce Berger , qui desia tout percé de vos coups ,
 Va s'attirer encore un injuste courroux ,
 Qui va commettre un crime en vous disant sa peine ,
 Et d'un soupir d'amour allumer vostre haine.

Déesse , vous dit-il , à qui j'offre ma foy !
 Laissez & crainte , & honte aux vaincus comme
 moy.

Il sied mal de trembler quand on a la victoire ,
 Et le vainqueur ne doit rougir que de sa gloire :
 Si toutesfois c'est gloire à vos charmes si doux ,
 De faire un prisonnier si peu digne de vous ,
 Et qui plus honoré , que pressé de vos gesnes ,
 Pour unique faveur vous demande des chaines :
 Oüy , des fers sont l'objet de mon ambition ,
 Accordez m'en par grace , ou par punition ,
 Favorable Maistresse , ou Juge impitoyable ,
 Arrestez un Amant , ou liez un Coupable ,
 Et me donnez le sort qu'enfin j'ay merité
 Par un excez d'amour , ou de temerité.

Au seul nom de l'amour , ce miracle des Belles
 Fuit & semble soudain en emprunter les ailes ,
 Son erreur luy dépeint ce petit Dieu des Dieux ,
 Aussi cruel par tout , comme il est dans ses yeux ;
 Et son cœur où jamais on ne le vit paraître ,
 Le conçoit seulement tel qu'elle le fait naître.

D'un

D'un pied viste elle court loin de l'embrasement,
 Et comme tout pour elle est plus doux qu'un Amant,
 Elle fend les buissons au peril des blessures,
 Et ne craint que du cœur les brûlantes picqueures :
 Mais toute la nature a peur pour ses attraits,
 Chaque buisson retient la pointe de ses traits.
 Par respect il s'entr'ouvre, & semble qu'il essaye
 A faire en s'écartant comme une double haye,
 Où si l'espine avance, elle donne en passant
 Aux roses de sa joie un baiser innocent.
 Seulement dans sa course une ronce insolente
 Retint de ses cheveux la richesse volante.
 Et prenant pour rançon une part du tresor,
 Parut toute superbe en ce vestement d'or,
 Si bien que le Berger qui suivant la cruelle,
 Alloit apres son cœur, qui fuyoit avec elle,
 Trouvant ces beaux filets que l'Amour luy ten-
 doit,

Par un heureux mal-heur eut ce qu'il demandoit.

Mais voyez, ô Philis, son respect & sa joye,
 Regardez comme il est le butin de sa proye,
 Par un si doux exemple instruisez vostre cœur,
 Et jugez s'il faut craindre un si noble vainqueur.

Toutesfois, pour ce coup en vain je l'y convie,
 Chacun doit deux tributs, la franchise, & la vie.
 Mais le temps de payer est dans la main du Sort,
 Et l'amour a son heure, aussi bien que la mort.
 Elle viendra cette heure, & son ame obstinée
 Peut bien fuir un Berger; mais non la destinée.
 Le ciel veut qu'à Daphnis ses desirs soient offerts,
 Et son livre d'Airain le condamne à ses fers,

A peine les glaçons, tyrans des belles choses,
 Eurent deux fois fait-place à la pompe des roses.

A pei-

A peine deux printemps, ennemis des glaçons,
 Eurent paré les champs de leurs rouges moissons
 Que Philis oublia sa rigueur ordinaire,
 Et connut que l'amour est un mal nécessaire.
 Son cœur aux premiers coups se défend constamment,

Et d'abord elle rend ses beaux yeux seulement,
 Seulement moins timide, & non pas plus humaine
 Elle ose contempler & Daphnis & sa peine,
 Et d'un mesme regard qui n'est plus étonné,
 Blesse & voit sans frayeur le coup qu'elle a donné.
 Puis elle cherche en luy d'une vaine poursuite,
 Ce qui fut autrefois le sujet de sa fuite:
 Elle cherche par tout, & ne s'apperçoit pas
 Que par tout elle trouve une embusche d'appas,
 Et que dans ce faux bien, qu'elle doit long-temps
 plaindre,

Tout ce qui luy va plaire, est ce qu'elle doit craindre.

Desia les sens rendus attaquent la raison,
 Et chaque regard porte, & rapporte un poison.
 Desia de tous costez où son desir la guide,
 L'image du blessé poursuit son homicide,
 Et comme une belle ombre, avec un doux effort,
 Vient vanger en tous lieux une aussi douce mort.
 Enfin ce beau vainqueur luy fait rendre les armes,
 Enfin de ses soupirs elle seche ses larmes,
 Ces deux amans parfaits, de mesmes feux épris,
 En partageant leurs soins, unissent leurs esprits,
 Et devenus heureux par de communs supplices,
 De leurs propres tourmens ils forment leurs delices.

Vivez heureux Amans, & parmy les plaisirs
 Voyez couler vos ans, & croistre vos desirs:

Qu'une

Qu'une si belle vie entre les jeux passée,
 Ne soit rien que d'amour une longue pensée ?
 Et que sur vous les Dieux versent des biens si
 doux,

Qu'en vous rendant contens, ils deviennent ja-
 loux :

Ou plustost que les Dieux gouvernans leur ton-
 nerre,

Vous puissent oublier en un coin de la terre,

Et que veillant au sort du reste des humains,

Ils ferment sur le vostre & les yeux & les mains.

Vostre amour vous suffit pour vous donner leur
 gloire,

Il égale vos fers à leur trône d'yvoire,

Sans avoir tous leurs soins, vous avez ce qu'ils
 ont :

Et sans estre comme eux, vous estes ce qu'ils
 sont :

C'est assez seulement que leur grandeur suprême

Se veuille comme vous contenter d'elle-mesme,

Qu'ils gardent dans le Ciel & le mal & le bien,

Ils vous donnent assez s'ils ne vous ostent rien.

Mais, ô Beauté divine, à qui tout autre cede !

Un Dieu ne peut souffrir qu'un homme vous pos-
 sède,

L'Astre du jour vous voit, il devient amoureux,

Et par son amour seule, il fait trois mal-heureux.

Le Soleil descendu sur la rive de l'onde

Estoit prest de partir pour voir un autre monde,

Et porter dans un char qui traverse les eaux,

Les richesses du jour à des Peuples nouveaux,

Quand ses yeux languissans, & sa foible paupiere,

Qui jettoit à longs traits des restes de lumiere,

Virent

Virent cette Beauté digne de mille autels ,
 Et d'un regard mourant prirent des feux mortels.
 Elle sortoit du bois , & sur le bord encore ,
 A l'ombre de Diane , elle regardoit Flore ,
 Flore qui ranimoit ses riches ornemens
 Avec les doux soupirs de ses legers Amans ,
 Etrâchant d'arrester ces petits Roys des plaines ,
 Ouvroient son sein riant à leurs fraisches haleines .
 Qui luy rendant la vie en pillant ses odeurs ,
 D'un humide baiser appaisoit ses ardeurs.
 Mais voila tout d'un coup la Déesse vengée ,
 Et du Dieu des saisons la fortune changée.
 Celuy qui brûloit tout , est luy mesme enflammé
 Ce grand feu consumant luy mesme est consumé ;
 Les Amours tout brillans & de flâme & de gloire
 Suivent leur prisonnier en chantant leur victoire ,
 Et dans ce char brûlant , mais plus brûlant encor ,
 Font de nouveaux rayons par leur plumage d'or ,
 Avec un doux plaisir ils passent l'onde amere ,
 Joyeux de triompher au pays de leur mere ,
 Et de punir celuy dont le jour indiscret
 Fit un crime public de son amour secret.
 Il s'en va leur payer par de cruelles gesnes
 Le trop visible affront des invisibles chaisnes ,
 Et connoistre à la fin par ses propres tourments ,
 Qu'on doit moins accuser que plaindre les Amants.
 Cependant il s'avance où le destin l'appelle ,
 Fidele à la Nature , à foy- mesme infidele.
 Il fuit loin de l'obiet qui le rendoit heureux ,
 Et peut bien estre absent aussi tost qu'amoureux
 Mais tandis que ses yeux s'en vont payer au mon-
 de
 L'adorable tribut d'une clarté féconde ,

Son

Son cœur impatient retournant sur ses pas,
 Porte un autre tribut à de divins appas,
 Et soumis à deux jougs divers & nécessaires,
 Il souffre en deux façons deux mouvemens contraires

Que ne puis-je, dit-il, ô Beauté que je sers,
 Posséder librement la gloire de mes ters?

Que ne puis je sans cesse, ô flambeau de mon
 ame!

Répandre ma lumière, où j'ay puisé ma flâme,

Et qu'elle est la rigueur qui contre la raison,

M'ordonne de courir quand je suis en prison?

Les rayons dont je voy ma teste couronnée

Ne conviennent pas bien à mon ame enchaînée,

Amour, destin, tyrans, qui me venez ravir,

Ou laissez moy regner, ou me laissez servir.

Donc j'ay pû me cacher à l'horreur des prodiges,

Et laissant de moy-mesme à peines des vestiges,

Pluïstost que d'éclairer de noires actions,

J'ay manqué de promesse à tant de nations;

Et mon juste desir trouvera quelque obstacle,

Si je veux plus d'un jour éclairer un miracle;

Et joindre pour l'honneur d'une rare beauté,

Aux feux de mon amour un moment de clarté?

Donc mon œil qui voit tout, ne peut voir ce qu'il
 aime,

J'oste la nuit ailleurs, & je l'ay dans moy-mesme,

Le sort me livre au monde, & ses cruelles mains

M'immolent tout brulant au salut des humains.

Dans ces tristes regrets, dont la flâme est la
 source

Il commence, il poursuit, il acheve sa course,

Puis revient par amour, autant que par devoir,

Et pour donner le jour & pour le recevoir;

C

H

Il vient, & redoublant sa chaleur coustumiere,
 Il marche tout couvert de traits & de lumiere,
 Et forçant les forests qui luy cachent son bien,
 Eclaire leur secret, pour declarer le sien
 Mais que servent ces soins à ce Dieu trop sensible,
 S'il trouve dans Philis une glace invincible?
 Il n'a rien qui luy plaise, elle fuit en tous lieux
 Et le feu de son ame, & celuy de ses yeux,
 Et de sa double ardeur craignant plus d'un outra-
 ge,

Luy cache également le cœur & le visage.
 En vain comme un esclave, il la suit pas à pas.
 Il brûle tout le reste, & ne l'échauffe pas,
 En vain jettant des pleurs, plus que ne fait l'aurore
 Belle, aimez, luy dit-il, celuy que l'on adore;
 Il renonce pour vous au droit des immortels,
 Il vous demande un cœur, & non pas des autels,
 Et cedant à vos yeux un honneur legitime,
 Il veut, tout Dieu qu'il est, devenir leur victime.

Mais quittez vos desseins, ardent pere du jour,
 Et sçachez que sa haine est un effet d'amour!
 L'image d'un mortel en son ame tracée,
 Fait qu'une Deité n'y peut estre exaucée,
 Et les yeux d'un Berger qui n'ont point de pareils
 Sont de cette Beauté les Dieux, & les Soleils;
 L'amour combat l'amour, il s'oppose à soy-mesme
 Philis ne peut aimer, parce que Philis aime:
 Elle ne peut offrir des biens qu'elle n'a plus,
 Et les dons qu'elle a faits l'obligent au refus.

Quoy! ce refus vous trouble, & vostre trouble
 éclate;
 Parce qu'elle est fidelle, elle vous semble ingrâte,
 La vertu vous offense, & vostre cruauté

Veut

Veut separer la foy d'avec la beauté !
 Digne commencement de vostre amour coupable
 S'il faut pour vous aymer, qu'on cesse d'estre aimable,

Et peu digne succez que vostre amour attend,
 S'il fonde son espoir sur un cœur inconstant :
 Mais son dépit augmente, & l'envie inhumaine
 Qui du plaisir d'autrui compose nostre peine,
 Vient de son fiel brûlant envenimer les sers,
 Et porte dans le Ciel les flâmes des enfers,
 Ses crins longs & picquants, qui de cent coups le percent

Inspirent à son cœur la fureur qu'ils exercent ;
 Et leur moindre picqueure est un large canal,
 Par où coule à flots noirs un absinthe fatal,
 Comme un nuage épais q'une vapeur enfante,
 Ils offusquent l'éclat de sa teste brillante,
 Et sur ses cheveux d'or indignement rampans,
 Auteur de ses rayons enlacent leurs serpens.
 Il a beau triompher dans un char de lumiere,
 Des monstres immortels qui bordent sa carriéré,
 Celuy-cy le surmonte & joint pour son mal heur,
 La colere à l'amour, la rage à la douleur :
 Comme il n'est plus luy-mesme, à luy-mesme semblable,

Ce qu'il aymoit le plus, luy devient redoutable,
 Il craint de voir Philis, parce qu'il craint aussi
 De voir l'heureux Berger qui cause son souci ;
 Parmy ce qui luy plaist trouvant ce qui le tué,
 En approchant son cœur, il détourne sa veüé :
 Il ne peut accorder ses yeux & son desir,
 Et de peur de la peine, il renonce au plaisir.
 Si par fois il leur jette une œillade farouche,

Il pense toujours voir sur les fleurs de leur bouche,

Les traces d'un soupir, ou celles d'un discours ;
Dont ces cœurs languissans nourrissent leurs amours.

Si lors qu'ils sont assis sur l'émail du rivage,
Pour cueillir un bouquet ils panchent le visage,
Dans la timide ardeur qui le vient embraser,
Il croit qu'ils ont dessein de cueillir un baiser.

Quoy ? dit-il aussi tost, plein de flâme & de glace,
S'ils veulent hardiment endommager ma trace,
Et si de leurs transports l'indigne liberté
Ose de mes rayons souïller la pureté,
Quels feux n'allumera la fureur qui les doute ?
Quand la fuitte éteindra la lumière & la honte ?
Quand leur amour exempte, & de crainte & de
soin,

Aura mon ennemy pour unique témoin,
Et que la nuit venant, dans les plus sombres voiles
Cachera leurs larcins à ses propres étoiles.

Puis comme si son mal s'appaisoit à demy,
Las ! je suis, poursuit-il, mon plus grand ennemy :
Je leur suis liberal, la nuit leur est avare,
Et je les viens unir, quand elle les separe ;
C'est moy qui les appelle, & c'est moy dont les
feux

Sont de leur rendez-vous le signal amoureux :
Je viens ouvrir les yeux, dont ils blessent leurs ames
Je presse les clartez qui rallument leurs flâmes :
Ils n'auroient point sans moy d'objets, ny de re-
gards ;

Ils n'auroient point sans moy, de fleches, ny de
dards.

Je

Je redonne l'éclat à ces couleurs vivantes,
 Qui peignent dans leurs cœurs ces Idoles brûlan-
 tes,

Et je suis condamné par une injuste loy,

A leur fournir des traits, contre eux, & contre moy,

Oüy, beauté, luy dit-il, de qui l'amour m'outrage

Qui joins beaucoup d'orgueil avec peu de courage

Qui refuses un Dieu qui t'offroit un autel,

Et profane ton cœur des flâmes d'un mortel!

Pendant que ta rigueur me charge de supplices,

J'entretiens tes plaisirs, j'éclaire tes delices,

Par moy tu vois l'objet où tes yeux se sont pleüs:

Mais par moy, deormais tu ne le verras plus:

Je sçay causer la mort, aussi bien que la vie,

La clarte par mes feux est donnée & ravie,

Ils ont, & dequoy luire, & dequoy consumer,

Et s'ils ouvrent les yeux, ils peuvent les fermer,

Le Dieu témoigne ainsi la douleur qui le touche

Mais son visage encore en dit plus que sa bouche,

Et qui void sa colere, auroit peine à juger

Que pour toute victime elle veuille un Berger.

Les Cieux mesme en ont peur, la nature qui trem-
 ble,

Croit qu'il veut se venger sur tout le monde ensem-
 ble,

Brûler hommes & Dieux, tout perdre en se per-
 dant,

Et de tout l'Univers faire un bûcher ardent.

Mais s'il fait craindre à tous sa fureur violente,

Luy seul craint seulement qu'elle ne soit trop lente,

Il ne trouve en son cours, ny fleuve ny marais,

Où son œil enflammé n'envenime ses traits:

Il charge ses rayons de ces vapeurs funestes

Qui forment dās les airs les foudres & les tempestes,
 Il n'importe qu'il cede à leur obscurité,
 Pourveu qu'à son Rival il oste la clarté;
 Plus jaloux du Berger que de sa propre gloire,
 Il veut bien par la honte acheter la victoire,
 Dans l'estat mal-heureux où le Destin l'a mis,
 Il demande secours à tous ses ennemis.
 Et fait en s'alliant aux ombres de la terre,
 Par une lâche paix une plus lâche guerre.

Le Ciel mesme qui voit son Prince languissant,
 Quitte pour cette fois le soin de l'innocent,
 Et fermant tous les yeux des favorables signes,
 Ouvre tous les canaux de ses sources malignes,
 D'où coulent sur la terre, en mille petits corps,
 Par les routes de l'air, mille secrettes morts,
 Le chien qui vers le Dieu se veut montrer fidelle
 Luy presse par avance une chaleur mortelle,
 La rage du courroux previent celle du temps,
 Et d'un mordant regard il desole les champs.
 Ce serpent, qui bien loin de ramper sur les her-
 bes,
 Foule des plus hauts Cieux les campagnes super-
 bes,
 S'unit au mesme Dieu pour venger son amour,
 Et répand son venin dans la source du jour.
 Et toy, cruel Archer dont les armes brûlantes
 Portent le noir trépas sur leur pointes brillantes!
 Tu joins tes traits d'argent avec ses fleches d'or,
 Et fais de deux fureurs un funeste tresor;
 Enfin de tous les maux la troupe déchainée,
 Vient charger un seul jour des crimes d'une an-
 née:

Le Monarque des temps confondant les saisons,

Des

Des Monstres assemblez assemble les poisons,
 Et fait de ce mélange une foudre durable,
 Qui frappe sans relache un Berger miserable.

Conteray-je les morts que cét ardent flambeau
 Fit descendre à ce jour dans l'horreur du tombeau,
 Que Daphnis arrivant dans le Royaume sombre,
 Vit errer apres luy, comme ombres de son Ombre.
 Et qui dans son entrée accompagnans ces pas,
 D'une pompe funebre ornerent son trépas?
 Nul âge n'est exempt de cette injuste guerre,
 L'enfant & le vieillard gisent dessus la terre,
 Les sexes differens tombent d'un mesme sort,
 Et les champs sont couverts des moissons de la mort.
 Mais pourquoy diviser le fleuve de nos larmes?
 Ne plaignons que Daphnis, ne plaignons que ses
 charmes,

Et sans troubler nos cœurs d'un vulgaire soucy,
 Perdant tout en un seul, donnons luy tout aussi.
 Qui pourroit sans pitié voir l'excez de sa peine,
 Il brûle d'une ardeur qui court de veine en veine,
 Et des torrens de feu roulent sans ses vaisseaux,
 Où le sang fit couler ses paisibles ruisseaux.
 Ce sang chaud, & bouillant, cette flamme liquide.
 Cette source de vie, à ce coup homicide,
 En son lit agité ne se peut reposer,
 Et consume le champ qu'elle doit arrouser.
 Dans ces canaux troublez, sa course vagabonde
 Porte un tribut mortel au Roy du petit monde,
 Et le cœur infecté par cette trahison,
 Au lieu de nourriture avale du poison.

Ces atomes vivans, durables estincelles,
 Petits corps, qui des corps sont les ames mortelles,
 Invisibles liens, qui jusques au trépas

Attachez ce qu'on void à ce qu'on ne void pas ;
 Les esprits accourus en troupes mutinées ,
 Font cent tours & retours , en leurs routes bornées
 Et par leurs cours divers ébranlant tout le corps ,
 D'un mouvement confus agitent ses ressorts .
 On diroit que son ame en un mortel orage ,
 Cherche de tous costez à se faire un passage ,
 Qu'elle frappe par tout pour rompre sa prison ,
 Et se sauver des feux qui brûlent sa maison .
 Ses yeux sont devenus deux sanglantes Cometes
 Qui d'un cruel trépas sont les tristes Prophetes ;
 Son corps avant la mort à demy consumé ,
 Paroist dans sa langueur un squelet enflammé ;
 Et ce teint qui sembloit une rose animée ,
 N'est plus rien maintenant qu'une cendre allumée ,
 Qui doit comme un nuage au soufflé d'un Zephir
 Se perdre au premier vent de son dernier soupir .
 Mais de quelques ardeurs que le Dieu le tourmente ,
 L'ennemy toutesfois est plus doux que l'Amante ,
 Et Philis se noyant dans les eaux de ses pleurs ,
 D'une bonté cruelle irrite ses douleurs ,
 Plus son ame est sensible , & moins elle est humaine ,
 Il souffre par l'amour , il souffre par la haine ,
 La rigueur de sa peine accroist par la pitié ,
 Et la part quelle y prend , l'augmente de moitié .
 Il voit que la bergere en ce point trop fidelle ,
 Veut souffrir avec luy ce qu'il souffre pour elle ,
 Que d'un triste regard nourrissant son ennuy ,
 Elle sort d'elle mesme & vient toute dans luy :
 Et que là d'un ceil ferme & d'un courage tendre ,
 Elle prend de son mal tout ce qu'elle en peut prendre .
 En vain le Dieu jaloux se vengeant à souhait ,
 Veut sauver ce qu'il aime , en perdant ce qu'il hait :

En

En vain pour détourner la commune tempeste,
 D'un rayon salutaire il couronne sa teste,
 Et fait voler prés d'elle un favorable éclair,
 Pour deffendre l'approche aux injures de l'air.
 A l'aspect du Berger son ame l'abandonne;
 La pitié fait mourir quand la rage pardonne:
 Au lieu de la fureur l'amour lance le trait,
 Et Daphnis fait le coup que le Dieu n'a pas fait.
 C'est-là ce qui le tuë, & s'oubliant soy-mesme,
 Pour plaindre le mal-heur de la beauté qu'il ayme.
 Cieux, dit-il, qui voyez les peines qu'elle sent!
 Que ne m'est-il permis de mourir innocent:
 On me rend criminel par mon propre supplice,
 Et je deviens injuste en souffrant l'injustice.
 Mais vous-même; Philis, vous l'estes plus que tous,
 Vostre cœur prend des maux qui ne sont point à
 vous,

Il est en mesme temps cruel & pitoyable,
 Et m'ostant ma misere, il me rend miserable.

Helas! qui m'auroit dit, quand je fus enflammé:
 Daphnis tu te plaindras de re voir trop-aymé,
 L'eussé-je pû penser? eusse-je bien pu croire
 Qu'on trouvat le mal-heur dans le sein de la gloire,
 Et que moy-mesme un jour contraire à mes desirs
 J'eusse fait mes tourments de mes plus doux plaisirs?
 Donc un autre destin fait que je suis tout autre,
 Vous me percez le cœur quand je touche le vostre
 Et les traits de pitié que vous jette mon sort,
 Retournant contre moy, sont destruits de la mort;
 Moderez cestransports, ô Beauté que j'adore,
 Et ne m'aymez pas tant si vous m'aymez encore;
 Aussi bien tous vos soins vont estre superflus,
 Et je suis desormais comme ce qui n'est plus.

Je n'ay rien de vivant dans ce moment extrême ,
 Que le cœur qui ne vit que parce qu'il vous aime ,
 Et je doute , Philis , si partant de ce lieu ,
 Je pourray bien vous dire ; Il vouloit dire , Adieu ,
 Mais au lieu de ce mot , sa belle ame s'envole ,
 Et Philis s'écriant , acheve la parole ?

Adieu donc , luy dit-elle , Amant infortuné ,
 Tu m'ostes donc cruel ! ce que tu m'as donné ;
 Cette ame qui fut mienne à present m'est ravie ,
 Et tu peux bien sans moy disposer de ta vie ;
 Mais si tu prends , Daphnis , un bien qui fut à moy
 Dieux ! pourquoy me laisser celuy qui n'est qu'à toy :
 Et de quel œil verrois-je en ces deserts funebres
 L'homicide clarté qui cause mes tenebres ?
 Non , non , il faut mourir , mon mal est trop pressant ,
 Ma douleur m'y contraint , mon amour y consent ,
 Et ce corps affoibly , qui sous le fais succombe ,
 Ne veut plus d'autre bien que celuy de la tombe .
 Allons y donc ensemble , ô Berger sans pareil !
 Ces lieux nous seront doux , ils n'ont point de Soleil .
 Les enfers nous cachans dans leurs demeures som-
 bres ,
 N'auront point de jaloux , qui separe nos ombres .
 Et de quelque rigueur que leurs Dieux soient blâ-
 mez ,
 Il nous sera permis d'aymer & d'estre aymez .
 Et bien es-tu content de l'excez de ma peine ,
 Traistre , lâche , importun , superbe en ton domaine ,
 Impatient , jaloux des hommes & des Dieux ,
 Vigilant espion de la terre & des Cieux ?
 Toy par qui les Amans , victimes de l'envie ,
 Sont assurez de perdre , ou l'honneur , ou la vie .
 Au moins n'as-tu rien veu dans nostre chaste amour ,
 Qui

Qui blessast la pudeur, & qui craignist le jour.

Ainsi parloit, Philis, mortellement atteinte,
 Ses pleurs impatiens viennent couper sa plainte,
 Mais par un tel effort, qu'on doute à voir ses yeux
 Si c'est pour l'interrompre, ou pour l'achever mieux.
 Son cœur que la douleur a percé de ses armes,
 Répand à gros bouillons un deluge de larmes,
 Qui noyant de son teint les mourantes couleurs,
 Précipite sa course au milieu de ses fleurs.

Tel qu'on voit un torrent, fier enfant de la Thrace.
 Qui maintenant est onde, & n'aguere estoit glace
 Par les mains du Printemps de ses fers affranchy,
 Tomber du haut du mont que la neige a blanchy,
 Puis venir déposer ses eaux & sa furie,
 Dans le sein fleurissant d'une jeune prairie.

Telles pouvoit on voir les larmes de Philis,
 Qui tomboient sur un teint de roses & de lys,
 Puis faisoient en joignant leurs ondes redoublées
 Comme un fleuve nouveau des perles assemblées.
 Dieux, que l'Astre du jour voyant cette langueur,
 Se trouve tourmenté par sa propre rigueur!

Qu'il devient mal-heureux par sa propre vengeance!
 La cheute d'un Rival abbat son esperance,
 La haine de Philis croist avec son ennuy,
 Et sa vaine fureur retombe dessus luy.

Quelque brillant qu'il soit; une ombre le surmonte,
 Et toutes ses clartez n'éclairent que sa honte.

Il voit que le Berger en mourant ne perd rien;
 Il est jaloux du mal, comme il le fut du bien,
 Son esprit agité regarde avec envie,

La gloire de sa mort, comme l'heur de sa vie;

Et voudroit, si le sort se laissoit gouverner,

Luy ravir le trépas qu'il vient de luy donner.

Mais Daphnis en tous lieux luy dispute la place ;
 Par tout il le combat , & par tout il le chaste ,
 Et quoy qu'ait fait le Dieu , quoy qu'il fasse aujour-
 d'huy ,

Il ne peut ny mourir , ny vivre comme luy .
 Il ne peut meriter , ny retenir les larmes
 De l'aymable beauté dont il ressent les armes :
 Elles coulent encore , & couleroient tousiours ,
 Si les pleurs & les maux avoient un mesme cours ,
 Et si les eaux que verse une triste paupiere ,
 Sans manquer de sujet , ne manquoient de matiere ,
 Mais Philis impuissante à plaindre ses mal heurs ,
 Voit durer ses ennuis plus long-temps que ses pleurs ,
 Ces humides enfans d'une douleur amere ,
 Par un sort avancé meurent devant leur mere ;
 Ils meurent , & mourant font mourir les clartez
 De ses yeux qui regnoient iur tant de libertez .
 Les ruisseaux enflammez de ces sources nouvelles
 Comme un sablon doré , roulant mille estincelles
 Et leurs derniers bouillons entraînent avec eux ,
 Au milieu de leurs eaux , mille globes de feux .
 L'amour pleure lui mesme en voyant tant de char-
 mes

Dans les yeux de Philis se distiller en larmes ,
 Et fondre ces miroirs , dont les rayons vzinqueurs
 Sceurent fondre pour luy tant de glaces de cœurs .
 Ces miroirs éclatans , faits d'ondes , & de flâmes ,
 Par qui l'œil voit les corps & découvre les ames :
 Ces miroirs , qui font voir par d'utiles accords ,
 Le dehors au dedans , le dedans au dehors ,
 Ces miroirs animez où toute la Nature
 Vient faire à divers temps sa diverse peinture ,
 Et tracer une image admirable en ce point :

Que

Que par elle on voit tout & qu'on ne la voit point.
 Ainsi furent éteints ces flambeaux redoutables,
 Ainsi furent punis ces illustres coupables.
 Le Dieu qui languissoit de regret & d'amour,
 Ne peut souffrir la nuit dans ces Palais du jour,
 Et destinant sa flamme à de plus doux usages,
 En donna par ces mots de fidelles présages.

Si, dit-il, ô Beauté, dont j'adore les fers!
 Je pouvois rappeler les ombres des Enfers,
 Comme je puis bannir les ombres de la terre,
 La tombe vous rendroit le bien qu'elle resserre,
 Et vous auriez de moy par un double devoir,
 Et la veuë & l'objet que vous aymiez à voir.
 Mais puisque le Destin me paroist si contraire,
 Que je ne suis puissant que quand je veux malfaire,
 Qu'Amant trop mal-heureux, trop heureux enne-

my,
 Je fais le mal entier & le bien à demy,
 Ne pouvant restablir vostre gloire premiere,
 Je fais ce que je puis, je vous rend la lumiere
 Il parle, & les effets ses paroles suivans,
 Il change ses yeux morts en deux Astres vivans:
 Qui conceus des rayons de ses plus belles flammes,
 Comme il éclaire aux corps, embrasèrent les ames,
 Tant que le sort permit en faveur de ces lieux:
 Que la terre eust un bien qui n'estoit deu qu'aux
 Cieux,

Mais si tost que Philis eust achevé sa course,
 Ces flambeaux détachez revinrent vers leur source,
 Et placez dans les Cieux qu'ils rendirent plus beaux,
 Ils sont comme ils estoient; les deux Astres ju-
 meaux.

L E
T E M P L E
D E L A M O R T.

Sous ces climats glâcez où le flambeau du monde
 S'espand avec regret sa lumiere fecondé,
 Dans un Isle deserte est un vallon affreux,
 Qui n'eut jamais du Ciel un regard amoureux.
 Là sur de vieux cyprès dépouillez de verdure
 Nichent tous les oyseaux de mal-heureux augure,
 La terre pour toute herbe y produit des poisons,
 Et l'Hiver y tient lieu de toutes les saisons.
 Tous les champs d'alentour ne sont que cimetières
 Mille sources de sang y font mille rivières
 Qui traissant des corps morts & de vieux offemens,
 Au lieu de murmurer font des gemissemens,
 Au creux de ce vallon dès l'entance du monde,
 Est un Temple fameux d'une figure ronde,
 Quatre portes de fer en quatre endroits divers,
 Par l'ordre des Destins partagent l'univers;
 L'une est vers le Couchant, & l'autre vers l'Aurore,
 L'une voit le Sarmate, & l'autre voit le Mère;
 Et là viennent en foule, & sous d'égales Loix,
 Les jeunes & les vieux, les Peuples & les Rois,
 La vieillesse, la fièvre, & les douleurs mortelles

Sont

Sont de ces huis sacrez les portieres fidelles:
 Leurs habits sont de deuïl, & cet obscur manoir
 A ses funestes murs entourez de drap noir,
 Où des flambeaux de poix les lumieres funebres,
 Par leurs noires vapeurs augmentent les tenebres.
 Un monstre sans raison, aussi bien que sans yeux
 Est la Divinité qu'on adore en ces lieux:
 On l'appelle la Mort, & son cruel Empire
 S'étend dessus les jours de tout ce qui respire;
 L'objet le plus charmant que voyent les mortels,
 Venoit d'estre immolé sur ces fameux autels;
 La place d'alentour estoit toute sanglante,
 Et rougissoit encore du meurre d'Amarante,
 Alors que Lizidor, dont le funeste amour
 Est connu de tous ceux qui connoissent le jour,
 L'ame de desespoir & de fureur atteinte,
 Dans ce Temple sacré profera cette plainte:
 Puïssante Deité qui porte dans tes mains
 Ce vieux Sceptre rouillé craint de tous les hu-
 mains,

De qui l'aveuglement ne respecte personne,
 Et n'épargna jamais ny sceptre ny couronne,
 Toy qui regnes par tout, & dont tous les mortels;
 Doivent ensanglanter les mains & les autels;
 Toy qui par une Loy de tout âge suivie,
 Dois donner le trépàs à qui reçoit la vie,
 Ne ferme point l'oreille, écoute ce discours,
 Je ne viens pas icy pour prolonger mes jours.
 Mes vœux sont de mourir, de cacher sous la terre,
 Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre,
 De dépouiller ce corps de la clarté du jour,
 Et ne retenir rien, si ce n'est mon amour:
 Unique reconfort des douleurs incurables,

Port

Port où sont à couvert les esprits miserables,
 Déesse qui conduis aux Infernales eaux,
 Frappe, je tends le sein à tes sacrez coûteaux :
 Ne prive pas mon cœur d'un espoir legitime,
 Et ne refuse pas le coup à ta victime.
 Les autres oublians qu'on les a fait mortels,
 Se font traîner par force aux pieds de tes autels.
 Ce murmure confus, & ce confus carnage,
 De corps si differens de rang, de sexe, d'âge ;
 Ce fer fumant de sang que l'on vient d'épancher,
 Ces testes, & ces bras épars sur ce bucher,
 Ces flâmes que le temps ne voit point amorties,
 Ces pleurs meslez aux cris des mourantes hosties ;
 Tout ce tragique apprest les fait desia souffrir :
 Ils se laissent oster ce qu'ils devoient offrir :
 Et faisant à regret ce que le Ciel demande,
 Leur lâche é noircit leur gloire & leur offrande.
 Leur maintien devant toy n'a rien que d'inde-
 cent,

Et la peur pour un trépas leur en fait craindre cent.
 Le feu perd dans leur sein l'honneur de son office,
 Le Prestre fait un meurtre au lieu d'un sacrifice,
 Et prophane ses mains en rompant les accords
 Que la nature a mis entre l'ame & le corps
 De moy, que ton saint bras s'arme contre ma teste,
 Qu'il fasse dessus elle éclater sa tempeste,
 J'ay bien assez de cœur pour ne reculer pas,
 Et voir tomber le coup qui porte le trépas :
 Mes yeux seront sans pleurs, & ma bouche sans plain-
 te.

Mon corps sans tremblement, & mon ame sans-
 crainte :

Ne crois pas que le temps qui tarit tous les pleurs,

Cét.

Cét heureux Medecin de toutes les douleurs,
 Luy de qui tant d'Amants ont senty le remede,
 En apporte jamais au mal qui me possede,
 En vain tout l'univers le voudroit secourir,
 Toy seul as dans tes mains ce qui le peut guerir;
 Et pour te faire voir comme il est incurable,
 Apprens ce que mon sort a de plus déplorable.

Entre un nombre infiny d'adorables beautez,
 Qu'enfanta dans ses murs la Reyne des citez,
 Paris dont l'univers ne voit point de pareille,
 Chacun sçait qu'Amarante estoit une merveille:
 La gloire de brûler aux flâmes de ses yeux,
 Contentoit les desirs des plus ambitieux,
 Et ses fers captivant les amés des plus braves,
 Faisoient autant de Roys comme ils faisoient d'es-
 claves.

Amour de qui les feux m'ont esté si cuisans,
 Me fit voir cette belle en ses plus jeunes ans,
 Sa main mal affeurée, & ses regards timides,
 Firent sur moy l'essay de leurs traits homicides:
 Ce fut devant mon cœur qu'elle apprit à tirer,
 Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupirer,
 Et mes yeux arrousaus ses belles mains de larmes
 Payerent les premiers le tribut à ses charmes.
 Mais comme le premier entre tous les mortels,
 Je luy rendis des vœux & bastis des autels:
 Aussi de tant d'Amants épris de cette gloire,
 Amaranthe me crut digne de sa victoire,
 Ma conquête luy pleut, & mon cœur enflâmé
 Ne l'aima pas long-temps, sans qu'il en fust aimé,
 Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flâme.
 Son ame compatit au milieu de mon ame,
 Son cœur de ses soupirs honora mes douleurs,

Ses

Ses beaux yeux pour des pleurs me donnerent des
 pleurs,
 Sa voix me consola dans mes plus fortes gênes,
 Et sa divine main vint soutenir mes chaisnes:
 J'estois l'unique objet de ses affections,
 Ma tristesse & ma joye estoient ses passions,
 Ma crainte dans son ame excitoit mille craintes;
 Et mes moindres douleurs faisoient naistre ses plain-
 tes,
 Deux cœurs ne respiroient que les mesmes desirs,
 Et deux cœurs ne pouvoient que les mesmes seû-
 pirs.
 Icy je te permets trop fidelle memoire
 De cacher à mes yeux le comble de ma gloire,
 Ne me fais point trouver dans ses bras languissans,
 Ne mets point son beau corps au pouvoir de mes
 sens;
 Que toutes ses faveurs passent pour des menfonges,
 Et tant d'heureuses nuits me soient autant de son-
 ges,
 Dérobe à mon penser ces precieux tresors
 Qui me firent aymer son esprit & son corps,
 Donne à tant de beautez une ame inexorable,
 Fais la moy sans pitié si tu m'es pitoyable,
 Et pour rendre aujourd'huy mon mal moins rigou-
 reux;
 Forme la moins ayable, ou me rends moins heu-
 reux.
 Mais j'ay beau me flatter pour soulager ma peine,
 Elle fut tousiours belle, & jamais inhumaine,
 Son ame fut d'accord avecque mes desirs,
 Et je soupiray peu qu'au milieu des plaisirs,
 De tant de passions dont nous sommes la proye,
 J'igno-

J'ignorois presque tout, hors l'amour & la joye,
 Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moy,
 Et je goustois un bien aussi pur que ma foy.
 Las! il fut aussi pur, mais non pas si durable,
 Et ma felicité fut un songe agreable;
 Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair
 Qui dans l'obscure nuit brille au milieu de l'air,
 Son jour rit à nos yeux, mais il porte la foudre
 Qui frappe, qui terrasse, & qui reduit en poudre,
 Et nous sert bien souvent de funeste flambeau,
 Pour mener nos esprits vers la nuit du tombeau.
 J'estois dans les transports des premieres délices
 Dont amour couronna mes fideles services,
 Lors qu'une ardente fièvre assaillit la beauté.
 Qui dedans ses liens tenoit ma liberté.
 Il n'est rien icy bas qui ne soit perissable,
 Les plus fermes rochers sont assis sur le sable,
 Les trônes & les Roys sont rongez par les vers,
 Et deux poincts sont l'appuy de ce grand Univers;
 Tout fléchit sous les Loix des fiéres destinées,
 Tout paye le tribut au tyran des années,
 Et nos Peres ont veu son bras audacieux
 Renverser leurs autels, & foudroyer leurs Dieux.
 Amaranthe languit d'une fatale atteinte,
 Sa constance à son mal veut dérober la plainte,
 Et comme dans un fort se retire en son cœur;
 Mais il s'en rend le maistre, & le traite en vain-
 queur:

La fièvre en ce beau corps orgueilleuse & hautaine
 Sur des ruisseaux de sang serpente & se promeine,
 Et le feu dans la main menace du tombeau
 Tout ce que la nature a de riche & de beau,
 Elle efface les fleurs sur son visage écloses,

Y fait

Y fait jaunir les lys, y fait pâlir les roses.
 Et ravit à son teint cet éclat nonpareil
 Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil.
 Ses yeux dont les rayons illuminoient mon ame,
 Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de flammes,
 Ces beaux Astres n'ont plus leur mouvement. fi-
 prompt,

Et la seule douleur regne dessus son front ;
 De moment en moment sa peine devient pire,
 Son ame la ressent, sa bouche la soupire ;
 Elle pour qui l'on vit soupirer tant d'Amants
 Soupire à cette fois sous l'effort des tourmens,
 Et par de tristes cris qu'interrompent ses plaintes,
 Estonne mon amour & réveille mes craintes,
 J'accuse de mon sort & la terre & les Cieux,
 Et je rends criminels les hommes & les Dieux ;
 Je deviens furieux & contraire à moy mesme,
 Mon cœur forme des vœux, & ma bouche blasphé-
 me :

J'implore son secours & blesse leur bonté,
 Et mets le sacrilege avec la piété :
 Ce qui plus me travaille en ma triste aventure,
 Est qu'il me faut cacher le tourment que j'endure.
 Je voile mes ennuis, je devore mes pleurs,
 J'interdis ma parole à mes justes douleurs.
 Je fais mentir mes sens, ma voix, & mon visage
 Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage.
 J'ay l'esperoir dans la bouche, & l'effroy dans le sein,
 Et plus que demy mort je contre-fais le sain.

Mais qui peut long-temps feindre aux yeux de son
 Amante ;

Qui peut voir d'un ceil sec sa Maistresse mourante ?
 Quand ma raison m'eust dit qu'un ouvrage si beau

De-

Devoit dans peu de jours enrichir un tombeau ,
 Amour me fit bien prendre un autre personnage ,
 Je changay de couleur , je changay de langage ,
 Et tout mes sentiments revoltez contre moy ,
 Témoignerent ma crainte & trahirent leur foy .
 Cette Belle malade interprete mes larmes ,
 Explique mes soupirs , juge de mes alarmes ,
 Elle lit sur mon front son lamentable sort ,
 Et voit dedans mes yeux les signes de sa mort .
 Ce n'est pas son tourment ; mais le mien qui l'ou-
 trage ;

Son mal & non le mien estonne mon courage ,
 Nous ressentons tous deux ce que nous n'avons
 pas ,

Elle plaint ma douleur , & je crains son trépas ;
 Pour les maux estrangers nos ames sont passibles ,
 Et nos propres mal heurs nous trouvent insensi-
 bles :

La fièvre cependant se rit de nos douleurs ,
 S'accroist par nos soupirs , s'enflame par nos pleurs
 Et son ardeur fait voir que-toute son envie
 Est de borner le cours d'une si belle vie .
 Amaranthe voyant qu'un sort injurieux
 Alloit bien tost fermer & sa bouche & ses yeux ,
 Me tendit en pleurant sa belle main tremblante ,
 La mit dedans la mienne , & d'une voix mourante ,
 Exprima dans ces mots sa vivante amitié ,
 Mais hélas ! ses soupirs en dirent la moitié .

C'en est fait , à ce coup la vigueur me délaisse ,
 Je vais perdre la vie , & tu perds ta maistresse ;
 Je meurs , mais je meurs tienne & la severe loy
 Qui peut tout sur mes jours , ne peut rien sur ma
 foy ,

Et

Et ton beau nom qui fut mon tourment & ma gloi-
re,

Malgré l'onde du fort passera l'onde noire,
Ah ! mon cher Lyzidor que je puis bien nier
Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le dernier.
Puisque pour mon supplice il est vray qu'en mon
ame

Je n'ay plus d'esperance, & j'ay beaucoup de fiâme,
Je n'espere plus rien, mais hélas ! j'ayme encor,
Je renonce à la vie, & non à Lyzidor.
Ma force diminuë, & mon ardeur vivante ;
Je ne la quitte pas, mesme en quittant le jour,
Et perdant mon Amant, je garde mon amour.
Le soupir qui poussa cette belle parole,
Comme un globe enflâmé vers les Astres s'envole.
Amaranthe sans voix, sans poulx, sans mouvement,
Tombe dedans les bras de son fidel Amant,
Qui ne pouvant mourir aupres de cette Belle,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortel-
le.

Deesse qui connois l'excez de mes mal-heurs !
N'épargne point mon sang, mais épargne mes
pleurs,

Et permets que j'abrege un discours si funeste,
Mon extrême douleur te dit assez le reste :
Tu vois par ce recit qui dépeint mes amours,
Si mon tourment a tost d'implorer ton secours :
Si je puis vivre encor sans me noircir de crimes,
Et si mes tristes vœux ne font pas legitimes.
Viens mon unique espoir, tu vas en tant de lieux
Où ton nom est l'effroy des jeunes & des vieux,
Approche, que ta main en meurtres si seconde
Fasse un coup aujourd'huy qui m'oste de ce monde :
Lance

Lance un trait deffus moy , je ne demande pas
 Un de ceux dont les Roys reçoivent le trépas ,
 Le moindre suffira pour détacher mon ame
 Et couper de mes jours la mal-heureuse trame :
 Mais c'est trop te prier , & c'est trop discourir ,
 Essayons si sans toy nous pourrons bien mourir.

L E

T E M P L E
 D E L A
 G L O I R E ,

A Monseigneur le Duc d'Anguyen.

SUR le poinct que la nuit détend ses sombres
 voiles ,

Et que son Char d'ébene environné d'Estoiles ,
 Roule dans le silence , & déjà tout panchant ,
 Fait voir sa pompe noire aux portes du couchant ,
 J'estois dedans un bois , dont les feuillages som-
 bres

Sembloient servir d'azile à ses mourantes ombres ,
 Et suivy seulement de cent autres Guerriers ,
 Je tachoïs de cueillir quelques petits Lauriers.



Quand

Quand un subit éclat épandu dans la nuë ,
 Me surprit tout ensemble , & l'esprit & la veuë ;
 Mille sons éclatans , mille brillans éclairs
 Furent en un moment élancez dans les airs ,
 Et je vis aussi-tost cette clarté suivie
 D'une divinité , dont mon Ame ravie ,
 Ne se pouvoit lasser d'admirer les beautez ,
 Et par qui tous mes sens se virent enchantez .



Ses yeux estoient perçans , sa bouche estoit char-
 mante ,

L'Air fremissoit au bruit de sa voix étonnante.
 Elle avoit d'un costé des palmes dans la main ,
 Elle tenoit de l'autre un puissant Cor d'airain ,
 Dont le son tout ensemble agreable & terrible.
 Disoit je ne sçay quoy de pompeux & d'horrible ?
 Et ce grand Cor bruyant au défaut de sa voix ,
 Réveilloit les Echos endormis dans les Bois .



Son corps estoit porté sur des ailes dorées ,
 Et de mille couleurs peintes & bigarrées ,
 Elle voloit en rond , s'élançoit dans les Cieux ,
 Et perçant dans la nuë échapoit à mes yeux ;
 Puis quittant tout d'un coup le séjour du Tonnerre ,
 D'un vol prompt & leger elle razoit la Terre ;
 Et laissant apres elle un lumineux éclair ,
 De mille cercles d'or elle enrichissoit l'Air .



De ces vives clartez la nuit épouventée ,
 Dans ces gouffres profonds s'estoit précipitée ;
 Et moy-mesme incertain de cét evenement ,
 Je me trouvay faisi d'un long étonnement :

D'abord

D'abord à son éclat je la pris pour l'Aurore,
 Qui cherchoit dans ces Bois, le Chasseur qu'elle
 adore:
 Mais je la connus mieux, quand arrestant son
 cours,
 Elle vint m'aborder, & me tint ce discours.

Mortels, écoutez-moy, je suis la Renom-
 mée,
 Cette Robe d'azur de Fleurs de Lys semée,
 Que je porte, & qui flotte au gré du vent sur moy;
 T'enseigne que je fers le party de ton Roy,
 Du valeureux Anguyen j'annonce la victoire,
 Et vais par tout le monde en publier la gloire.
 J'estois aupres de luy dans ces champs alarmez,
 Où Nortlingue a veu choir tant d'hommes renom-
 mez.

Je soulageois son bras dans l'horrible journée,
 Où le Danube a veu sa valeur couronnée
 Par tant de hauts exploits & de sanglants trépas.
 Je combattois pour luy, je devançois ses pas.
 Semblable à ces éclairs qui precedent l'orage,
 Ma voix faisoit trembler le plus ferme courage,
 Et ma bouche semant la terreur de son Nom,
 Y causoit plus d'effroy que celle du Canon.



Ce fut moy qui portant cette frayeur secrette,
 Fut cause que M E R C Y resolut sa retraite,
 Quand il sceut que d'un pas fier & majestueux,
 Auguyen passoit les bords du Nécre impetueux.
 Depuis: fuyant tousiours il déroboit sa teste
 Aux formidables coups de l'horrible tempeste,
 Qui menaçoit ses jours de la fureur des Cieux,

D

Et

Et tel que les Titans arméz contre les Dieux,
Il couvroit son grand corps de quelque aspre Mon-
tagne,

Et par tout à ce Prince il cedoit la campagne;
Mais le Ciel qui se rit de ces remparts si vains,
Par sa prudence mesme aveugla ses desseins.



Prés de Nortlingue enfin il prend son avantage,
Et rangeant son Armée à couvert d'un Village,
Choisit un double Mont, mais dans ce champ si

beau,
Au lieu de son Azile il trouva son Tombeau.
Le Prince qui le fuit d'un ardeur invincible,
L'attaque dans ce lieu qu'il croit inaccessible;
Le provoque & le pousse à telle extrémité,
Qu'enfin sa crainte cede à la nécessité

De la peur qui le trouble il passe à son contraire,
Et dans son désespoir il devient temeraire,
Tel qu'un Sanglier suivy par le vaillant Chasseur.
S'arreste dans un fort, tourne en rage sa peur,
S'accule contre un arbre, écarte tout, s'élance
Et déchire les chiens de sa double deffence.



Tel l'orgueilleux M E R C Y repousse ses ef-
forts,

Et couvre en sa fureur, la Campagne de morts.
Un horrible combat de tous costez s'allume,
L'air devient enflammé, la terre est teinte & fume
Du sang boüillant qui coule & tombe par torrens,
Sous des monts entassez de corps morts & mou-
rans,

Sur des aisles de feu la mort impitoyable,
Vole de toutes parts, & le rend effroyable.

Par



Par le spectacle affreux qu'estale sa fureur,
 Elle seme par tout le carnage & l'horreur.
 Les mal-heureux bleffez, les plaintes lamentables,
 Un Tonnerre meslé de cris épouvantables,
 Des chevaux échappez les fiers hannissements,
 Et des mourans soldats les longs gemissements
 Font de leur bruit confus retentir les Campagnes,
 Et troublent les Echos des prochaines Montagnes,
 La victoire balance, & son sort est douteux,
 Le Prince voit des siens le desordre honteux:
 Mais c'est dans le peril que sa vigueur redouble,
 Du soldat éperdu sa voix calme le trouble
 Tout ce qui se rencontre, il l'écarte ou l'abat,
 Et sa seule vertu restablit le combat.



Qui pourroit exprimer les soins, la vigilance,
 La vehemente ardeur, l'incroyable vaillance,
 Et les faits merveilleux dont il s'est signalé
 Dans les sanglans dangers où son cœur l'a meslé
 Moy qui par tout ailleurs souvent trop exagere
 Je n'en puis retracer qu'une image legere,
 Je dis tout ce qu'ont fait tous les Heros passez,
 Je dis ce qu'on peut dire, & n'en puis dire assez.



Combien de fois la mort aveugle & forcenée
 A t'elle menacé sa belle destinée!
 Je l'ay veu de deux coups dans le combat bleffé;
 Et j'ay veu de son sang sur la terre versé
 Naistre mille Lauriers, dont l'immortel ombrage
 Sembloit mettre sa teste à l'abry de l'orage.
 Dieux que dans cét estat il donna de terreur!
 Ce grand Prince enflammé d'une noble fureur,

Voyant couler son sang, comme un foudre s'élan-
ce,

Force des Escadrons la ferme résistance ;

Rompent les fiers Bavarois au combat obstinez,

Et rend tous les Guerriers de ses faits étonnez.

Ces hommes vagabonds qui font nez dans la guerre,

Exempts du tendre amour de leur natale terre ;

Ces intrepides cœurs redoutans ses efforts,

Laissent **MERCY** leur Chef dans le nombre
des morts,

GLEEN demeure pris, & le reste en déroute,

Cherche pour se sauver quelque secrète route.

Comme les Aquilons dans les Airs élancez,

Font voir par leur fureur les Arbres renversez,

Font des plus hauts rochers choir les masses cor-
nuës ;

Et chassant devant eux une troupe de Nuës,

Rendent le front du Ciel, net, tranquille & serain,

Et font regner par tout leur pouvoir souverain :

Ainsi le Grand **ANGUYEN**, & les Chefs qui l'as-
sistent.

Font tomber sous le fer tous ceux qui leur résistent

Chassent des Bavarois les Bataillons épars,

Et se rendent le Champ libre de toutes parts.

La fureur & le bruit calment leur violence,

Les seuls cris de victoire y troublent le silence.

NORLINGUE ouvre sa porte, & reçoit dans
son cœur

Le **PRINCE** Glorieux, Triomphant & vain-
queur.

Le **DANUBE** troublé du bruit de sa victoire,

En va porter l'effroy jusques dans la Mer Noire.

Et moy qui va semant son nom par l'Univers.

J'ay

J'ay déjà vifité mille Climats divers ;
 J'ay conté fon triomphe aux peuples de l'Aurore ;
 Je l'ay dit au SARMATE, & je l'ay dit au More :
 J'en ay fait le recit dans le fameux fejour,
 Qui voit choir dans la mer le brillant Char du
 Jour ;

J'ay traversé les flots de la Mer Atlantique,
 J'ay veu de bout en bout la Sauvage Amerique,
 Et je n'ay point laiffé de Climats fous les Cieux,
 Que ma voix n'ait remply de fon nom Glorieux.



Il ne me reffe plus qu'à porter cette Hiftoire
 Dans le fejour facré du TEMPLE DE LA GLOI-
 RE,

Où cent Peintres fçavans, cent sublimes Efprits,
 D'une noble fureur divinement efpris,
 Travailleent nuit & jour à l'immortelle Image
 De ce PRINCE à qui mefme Alcide rend hom-
 mage.

Toy, qui dès ta naiffance eufft au Ciel quelque ar-
 deur,

Quelques rayons du feu d'immortelle splendeur,
 Qui brille dans l'Efprit & qui transporte l'Ame ?
 Et dont l'Art d'APOLLON fçait conduire la flâ-
 me,

Si la GLOIRE te plaift, fuy mon vol, & t'en
 vien,

Travailler avec eux à l'Image d'ANGUYEN.

Là finit le Discours de l'illufre COURRIE-
 RE,

Et la voyant déjà reprendre fa Carriere,
 Je me fentis prefé de fuivre fa beauté,

Et me vis aussi-tost dans les Airs transporté,
 Je ne sçay si ce fut mon corps, ou ma pensée:
 Mais depuis le moment qu'elle fut élancée,
 Et qu'elle m'emporta dans le vague des Airs,
 Nous vismes cent Citez, & cent vastes Deserts,
 Nous passâmes des Mers bruyantes & sauvages,
 Cent fleuves renommez, cent estranges Rivages:
 Des Monts, de hauts Rochers, des rapides Torrens,
 Cent Pays divisez de Climats differens,
 Et nous vismes enfin l'agréable contrée,
 Où dans un lieu sacré la G L O I R E est adorée.



Sur le faiste élevé d'un Mont audacieux,
 Qui porte son sommet jusques dedans les Cieux,
 Et se fait voir bien haut au dessus du Tonnerre,
 Des quatre endroits divers qui partagent la terre,
 Dans le milieu d'un bois de Lauriers toujours
 verts,
 Qui n'ont jamais senty la rigueur des Hyvers.
 Dans le plus beau séjour de toute la Nature,
 Est un temple fameux d'admirable structure:
 Ses hauts murs transparents sont d'un brillant cri-
 stal,
 Où l'or semble imiter le lustre Oriental,
 Dont l'Aurore en naissant peint les celestes plai-
 nes,
 Ou l'éclat qu'elle donne au Cristal des fontaines:
 Tout ce que la nature a de plus précieux,
 Ce que l'Art a trouvé de plus industrieux,
 Et ce que le Ciel mesme a produit de merveilles,
 Est compris sous l'enclos des voûtes sans pareilles,
 Qui de ce lieu sacré font le riche ornement,
 Et semblent égaler celles du Firmament.

La



La Beauté que la pompe & l'éclat environne,
 L'Auguste qualité qui les autres couronne,
 Cette Reine des Cœurs qui triomphe du sort,
 Ce seul bien des mortels qui reste apres la mort,
 Des plus vaillans Heros la passion premiere,
 Et la possession qu'ils gardent la derniere,
 La Gloire de rayons d'immortelle splendeur,
 Remplit de ce lieu saint l'ample & vaste grandeur.
 Là, des plus nobles cœurs recoit des vœux subli-
 mes,
 Couronne de ses mains les sanglantes victimes,
 Que la valeur immole aux pieds de ses autels;
 Et se fait adorer mesme des immortels.



Par cent portes de Cedre on entre dans ce Tem-
 ple

Le merite les ouvre, & dans une Cour ample
 L'honneur vient au devant, carresser & flater
 Ceux que la Renommée y daigne presenter:
 Des plus fameux mortels mille troupes errantes
 Vont cherchant par ce mont des routes differentes;
 Il a mille sentiers: celuy de la Vertu
 Sans doute est le plus droit: mais c'est le moins
 batu

Il est aspre & penible; & de noirs precipices
 Montrent des deux costez la demeure des vices,
 Qui rampent dans le fonds ainsi que des Serpens;
 Et quelquefois masquez sur le sommet grimpans,
 Arrivent inconnus à la porte sacrée,
 Par force ou par adresse en penetrant l'entré,
 Se glissent dans le Temple, en prophanant l'Autel,
 En ternissent la gloire, & son lustre immortel:

Mais le Temps, ce vieux Juge équitable & sévère
Souffre pour quelques jours, qu'un Peuple les re-
vere;

Puis enfin les découvre & les chasse en fureur
Dans des Antres obscurs où préside l'horreur:
Où la Verité triste éclaire l'Intamie,
Et se montre en ces lieux leur plus fiere ennemie.

Là, dans le plus profond de ces vallons affreux,
Paroist l'enfoncement d'un antre tenebreux,
Dont la vaste grandeur s'étend sous la montagne,
Et forme sous ce mont une obscure campagne,
Où l'on entend siffler mille horribles Serpens
Sur la teste d'un Monstre, entassez & rampans.
Là, ce Monstre cruel qu'on appelle l'Envie
Passe dans des cachots sa miserable vie;

Et voit par quelques trous de ses yeux de travers,
La splendeur que la Gloire épand en l'Univers.
Là, ce Spectre vivant sous une forme humaine,
Noircit tous les Rochers de sa puante haleine,
Vomit tant de venin qu'on n'en peut approcher;
Et se rongant le cœur, ronge aussi le rocher;
Et croit en le rongant de sa dent sale & noire,
Sapper les fondemens du Temple de la Gloire.

✠ ✠

C'est sur ce Mont sacré si superbe en Autels,
Où par de hauts sentiers inconnus aux mortels,
Je fus enfin conduit par ma Guide fidelle;
Et c'est dedans ce Temple où je fus avec elle.
Que de Pompe & d'éclat! que de vives clartez!
Que de brillans tresors! que de rares beautez,
Que de chants de Triomphe, & de hautes merveil-
les
Ravirent en ce lieu, mes yeux, & mes oreilles!

Tous.

Tous ceux qui dans quelque art ont eu l'heur d'ex-
celler ,

Tous ceux dont les vertus ont fait leur Nom voler ,
Par des faits injouïs jusqu'au faiste sublime ,
Où peut aller la vraye & raisonnable estime ,
Sont peints dans ce lieu sainct , dont les murs sont

ornez
D'un amas infiny de Portraits couronnez.



Ce beau sexe orgueilleux pour qui l'autre sou-
pire ,

Qui regne sur nos Cœurs avecque tant d'empire .

Ces superbes Beutez qui de tout l'Univers
Se sont fait adorer en des siecles divers :

Celles à qui l'honneur , & leurs vertus divines

Acquirent justement le tiltre d'Heroïnes ;

Ont dessus des Autels leurs Portraits élevez ;

Et sur des lames d'or leurs beaux Noms sont gra-
vez.

Au plus éminent lieu de ce T E M P L E admirable ,

Je vis dessus un thrône une Image adorable ,

D'une Princeſſe en deuil , de qui la Majesté ,

Les vertus sans exemple , & l'extrême bonté ,

Dans des champs que ses soins conservent toujours
calmes

Faisoient croistre les Lys à l'ombrage des Palmes :

Du genereux ANGUYEN , & la mere & la
sœur

Prés d'elle y faisoient voir leur grace & leur dou-
ceur ,

Leurs Augustes attraits captivoient les plus braves

Et des Rois enchainez , de leurs charmes esclaves ,

Témoignoient en tremblant devât leur doux aspect ;

Tout ce que peut l'Amour dans un profond respect.



Là, mille autres beautez des Mortels adorées
 Ont d'immortelles fleurs leurs Images parées :
 Et dessus leurs Autels mille Amans dans les fers,
 Y sont par l'Amour mesme en sacrifice offerts.
 Parmy tant de beautez je reconnus Silvie,
 Et vis dans son Tableau l'Histoire de ma vie ;
 Son triomphe, mes fers, sa gloire mes langueurs :
 Ses charmes, mes transports, ma peine, & ses ri-
 gueurs.

Enfin du grand ANGUYEN je vis l'Auguste
 Image,

Qui parmy les Heros avoit mesme avantage
 Qu'à RHODES autrefois eut celle du Soleil,
 Dont l'immense grandeur n'a rien eu de pareil,
 Son port, sa Majesté, sa douceur, & sa grace,
 Du beau fils de C Y T H E R E, & du Dieu de la Tra-
 ce,

Confondoient en son corps le charme & la fier-
 té.

Son air tenoit en tout de la Divinité :

Tel, & moins brave encor parut le jeune Achille,

Quand on le vit quitter les délices d'un Isle,

Où sa beauté cachoit son sexe, & sa valeur,

Et marcher tout armé pour le fatal mal-heur

Des Enfans de P R I A M, & des Tours de Pergame,

Que la fureur des Grecs désola par la flâme.

Le feu de son Esprit paroissoit dans ses yeux,

Comme l'Astre du jour brille au travers des

Cieux,

La Magnanimité, les Vertus les plus saintes,

Et

Et la haute valeur sur son front estoient peintes :
 Et dans un air pompeux de gloire & de grandeur,
 Escloient tous les traits de sa guerriere ardeur.
 Il tenoit dans ses mains les flâmes du Tonnerre,
 L'on voyoit sous ses pieds tout le Plan de la Ter-

re ;
 Les Fleuves, les Citez, les Plaines & les Bois,
 Qui seruoient de Theatre à ses fameux Exploits.

Là, proche de Rocroy, cette orgueilleuse Ar-
 mée,
 Sous qui la France en deuil devoit estre oppri-
 mée,

Estoit peinte en desordre, & l'IBERE abbatu
 Admiroit en mourant sa naissante Vertu.

BELLONE y faisoit voir les effets de sa rage,
 Des Bataillons carrez l'effroyable Carnage,
 La palleur des blesez, leur mortelle douleur,
 La honte des Captifs, & leur triste mal-heur,
 La fiere ambition sous un sanglant Trophée,
 Et sous un tas de morts paroissoit estouffée.

Et d'immortels Rayons le PRINCE Couron-
 né,

Estoit peint sur un Char de Gloire environné,
 THIONVILLE, } plus loin vaillamment deffenduë.
 Estoit à sa valeur, & soumise, & renduë.

Ses Mines, ses Assauts, ses Lignes, & ses Forts,
 Y faisoient voir ses soins, & ses nobles efforts ;
 Et sa Prise dont l'heur tous nos mal-heurs surmon-
 té,

Y sembloit par sa Gloire effacer nostre honte.
 Le Combat de FRIBOURG disputé tant de
 jours

Sur des Monts dont la cime épouvante les Ours ;

Et qui semblent armez de Roches effroyables ;
 Montroit de son grand Cœur des marques incroyables.

Il estoit peint à pied, forçant les B A V A R O I S
 Dans l'effroy des deserts, & dans l'horreur des
 Bois

Et d'un front éclattant des rayons de la Gloire,
 Chassant l'Aigle, & la nuit hors de la Forest noire,
 Ensuite PHILISBOURG paroïssoit assiégré,
 Et de sous son pouvoir par ses Armes rangé.

Cét orgueilleux Rampart qui couvroit l'Allemagne
 Et devant qui tout autre eust passé sa campagne,
 Par l'effort du Canon dans peu de jours ouvert,
 Montroit à nos Guerriers l'Empire à découvert.


Cent fameuses Citez qui suivoient son exemple,
 Ouvroient à son triomphe, & leur Porte & leur
 Temple,

Et le RHIN couronné de jones & de roseaux,
 Sembloit luy rendre hommage à moitié hors des
 Eaux,

Dans les éloignements l'on voyoit des figures,
 Qui du sombre Advenir montroient les Aventures ?
 Des Turbans abatus, des Thrônes renversez
 Estoient par le Crayon confusément tracez.

A mesure qu'Anguyen produit quelques merveil-
 les;

Mille rares Esprits luy consacrent leurs veilles ;
 Et ces traits que l'on voit seulement ébauchez,
 ont dans ce grand Tableau par leurs mains retou-
 chez.

 C'est à ces puissans & merveilleux Genies,
 Qui reçoivent du Ciel des graces infinies.

A qui

A qui la Renommée adressa son discours
 Et conta le combat, où dans nos derniers jours,
 ANGUYEN, par des exploits en tout inimitables,
 Pour appaiser des GOTS, les ombres lamentables,
 A fait près de Nortlingue un Sacrifice affreux
 De leurs fiers ennemis immolez auprès d'eux:
 Ces Ministres sacrez du Temple de la Gloire,
 Chanterent aussi tost cent Hymnes de Victoire:
 Et cherchant dans leur Art ce qu'il a de plus beau,
 Peignireut ce Combat dans ce divin Tableau.



LA GLOIRE me pressa d'ayder à cét Ouvrage,
 Mais un si haut sujet estonna mon courage;
 Et me sentant trop foible en un si grand dessein,
 De crainte le Pinceau me tomba de la main.
 Alors dans le transport de mon Ame étonnée,
 Je m'écriay: DEESSE aux Honneurs destinée!
 Je n'oze desirer ny l'employ, ny le prix
 Que recoivent icy les sublimes Esprits:
 Mais pour mieux faire voir la violente flâme
 Dont les vertus d'ANGUYEN ont embrazé mon
 ame,

Je demande qu'un jour combattant en mon rang,
 Je puisse près de luy répandre tout mon sang,
 Et tombant à ses pieds dans un jour de Victoire,
 Y servir en mourant de Victime à sa Gloire.

La Gloire sur le haut d'un Trône estincelant,
 Tournant sur moy l'éclat de son regard brillant;
 Et deux fois doucement vers moy baissant la teste,
 Montra qu'elle approuvoit mon ardente Requeste:
 Mais ne pouvant souffrir les lumineux éclairs
 Que l'éclat de ses yeux élançoit dans les Airs,
 Mon esprit aveuglé perdit la connoissance;

Et je ne çay comment, ny par quelle puissance,
 Quand je me reconnus, & que j'ouvris les yeux,
 Je me vis dans le Bois; & dans ces mesmes lieux,
 Où je fais retentir la S C A R P E & ses rivages,
 Au lent & foible bruit de mes petits ravages,
 Comme un torrent d'Esté qui dure peu de jours,
 Et dont le bruit se perd aussi-tost que le cours.

Magnanime **C**ontr'y dont l'ame genereuse,
 Parmi les changemens d'une Cour orageuse,
 Plus ferme qu'un écueil des tempestes battu,
 A tousiours conservé son entiere vertu.
 Toy de qui l'amitié constante, & non commune,
 Console les ennuis de mon aspre fortune!
 Reçoy ce que mon zele a tracé dans ces Vers,
 Pour le plus grand **H**EROS qui soit en l'Univers.
 Je sçay de quels respects ta passion l'honore,
 Voy-le donc en ce Temple où ma Muse l'adore,
 Approuve son Image, & flattant mon dessein,
 Rens quelque honneur au Dieu qui m'échauffe le
 sein.

SUR

SUR LA PRISE
D'ORANGE
EPIGRAMME.

CAs surprenant ! malheur estrange !
Pauvre Calvin que ferez-vous ?
Vous n'aurez plus de bons Ragoufts,
Puis que vous n'avez plus d'Orange.



TESTAMENT
 DU
 DUC DE
 LORRAINE.

Sain d'Esprit & de Jugement,
 Et voisin de ma dernière heure,
 Je donne à l'Empereur par ce mien Testament
 Le bon soir avant que je meure.



Je destine à ma veuve un fond de bon desirs,
 Dont il sera fait inventaire;
 Pour sa demeure un Monastere,
 Le Celibat pour ses menus plaisirs,
 Et la pauvreté pour son douaire.



Je donne à Vaudemont un peu d'affection
 Et de regret en ma Personne,
 Avec ma benediction
 A Monsieur de Lillebonne.



Je laisse à mon Nepveu mon nom
 Seul bien qui m'est resté de toute la Lorraine,

Si

Si ce Prince ne peut le porter qu'il le traîne,
La France le trouvera bon



Pour acquiter ma conscience,
En maitre liberal, je me sens obligé
De remplir de mes gens la serville esperance.
Qu'ils la prennent pour recompense.



Je nomme tous mes Creanciers,
Executeurs Testamentaires,
Je consens de bon cœur que les frais funeraires,
Soient faits à leurs dépens de leurs propres deniers.



Qu'on me fasse des funerailles,
Dignes d'un Prince de mon Nom,
Et qu'on embaume mes entrailles,
Avec de la poudre à canon.



Que mon enterrement solemnel & celebre,
Fasse bruit dans tous les quartiers,
Et que le plus menteur de tous les Gazetiers,
Fasse mon Oraison funebre.



Que durant l'espace d'un mois,
Je sois exposé dans ma tente,
Et que l'Épitaphe suivante,
Se lise sur la peau d'un tambour.

SUR LA MORT
DU CARDINAL
DE RICHELIEU.
EPIGRAMME.

Quand Armand vid le Diable à l'entour de sa
couche,
Qui guettoit son esprit au sortir de sa bouche
Il conçeut dans son cœur un genereux dessein,
Et pour fourber encore à son heure dernière,
Ce rusé Cardinal demanda le bassin,
Et rendit finement son ame par derriere.

Autre sur le Regne de Colbert.

Que nous perdons François en perdant Mazarin,
Il estoit mille fois plus doux & plus benin,
Son Regne auroit rougi de ce Regne ou nous som-
mes ;
Miserable Conseil injuste sont tes Loix,
Tu nous fais regretter le plus méchant des hommes
Et tu nous fais haïr le plus parfait des Roix !

SUR.

S U R
 MONSIEUR
 COLBERT.
 S O N N E T.

Dans le premier séjour tout rempli de delice,
 Ou nôtre premier Pere avoit esté placé,
 Le Démon Cauteleux, ennemi de Justice,
 En forme de serpent s'est finement glissé ;

Adam sentit l'effet de sa noire malice,
 Et son grand chatiment jusqu'à nous a passé,
 Ainsi par son Conseil l'homme se vid poussé
 A suivre aveuglement le desordre & le vice :

Prince, par trop credule & de qui les desirs,
 Ont pour tout seul objet nos biens & tes plaisirs,
 Tu veux avoir toujours un serpent à ta d'extre ;

Le Conseil d'un serpent fit qu'Adam fut chassé,
 Toi, qui fais de ton trône un Paradis Terrestre
 Craint que par un serpent il ne soit renversé.

A U.

A U T R E
S U R L E M E S M E .

DEl'avare Colbert j'ay veu la violence ,
Renverser de l'Etat les plus augustes loix ,
Avillir la Noblesse , Opprimer l'Innocence ,
Et fouler sans respect la Justice & ses droits :

J'ay veu plus de vingtans durer son insolence ,
Et sous le Regne heureux du plus grand de nos Roix .
Je l'ay veu sans pitié faire gemir la France
La ravager , la vendre & la mettre aux abois .

Mais ce monstre n'est plus , & le temps & l'Hi-
stoire ,
N'en pourront suporter l'exécrable memoire ,
Ce serpent écrasé n'est que Cendre aujourd'huy ;

Et le Ciel qui lui fait une éternelle guerre ,
Veut que tous les serpens qui sont issus de lui ,
Soient par tout en horreur , & rampent sur la terre .

E P I G R A M M E
S U R M O N S I E U R
C O L B E R T .

CHacun pretend trouver de grande ressem-
blance ,

Entre

Entre le serpent affreux,
 Qui nous rendit mal-heureux
 En donnant au peché naissance,
 Et celui de nos jours qui ravageoit la France;
 Pour moy j'y voi du Contre aussi bien que du
 Pour,
 Car si l'un fit voir le jour
 A celui qui gisoit dans une nuit profonde
 L'autre aveugla la lumiere du monde,

S U R

MONSIEUR DAQUIN

PREMIER MEDECIN

D U R O Y.

S O N N E T.

D U destin des humains, Arbitres tout puissans,
 Qui gouvernez Themis suivant vòtre caprice,
 Et qui, solicitiez par un plaisir des sens,
 Derobez quelquefois un coupable au suplice,

Juges, qui fulminez contre les innocens,
 Et qui tranquillement laissez regner le Vice,
 La France au desespoir pousse des cris perçans
 Et vous les entendez sans lui rendre Justice,

Envoyer

Envoyer sur la roüe un Voleur indigent,
 Sans apui pres de vous puis qu'il est sans argent,
 C'est de vôtre Equité la rigueur coûtumiere;

Vous usez vôtre foudre à punir un Faquin,
 Est lors qu'a vôtre Reine on ravit la lumiere
 Vous laissez vivre en paix l'exécrable Daquin.

F U N.



T A

T A B L E.

L'Occasion perduë recouvrée.	
La Jouiſſance imparfaite.	pag. 3 18
Epigramme ſur le Mariage du Roy.	24
Portrait de M. le Prince.	25
Sonnet pour le meſme.	<i>idem</i>
Autre ſur ſon retour à la Cour.	26
Autre ſur la mort du Marechal d'Ho- quincour.	27
Autre pour Cromvel.	28
Autre Contre le meſme.	29
Epitaphe de Madame de G*****	30
Sonnet Enigmatique.	31
Enigme.	<i>idem</i>
Autre.	32
Elegie.	<i>idem</i>
Sonnet.	38
Madrigal.	39
Metamorphoſe des Yeux de Philis en Aſtres.	40
Le Temple de la Mort.	62
Le Temple de la Gloire.	71
Epigramme ſur la priſe d'Orange.	87
Teſtament du Duc de Lorraine.	88
Epi-	

T A B L E.

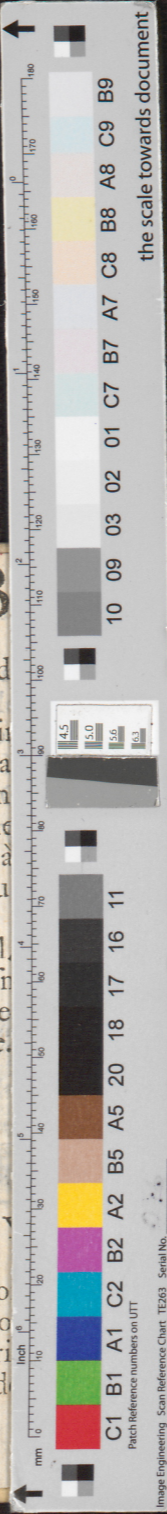
Epigramme sur la mort du Cardinal de Richelieu.	90
Autre sur le Regne de Colbert.	<i>idem</i>
Sonnet sur M. Colbert.	91
Autre sur le mesme.	92
Epigramme sur M. Colbert.	<i>idem</i>
Sonnet sur M. Daquin premier Medecin du Roy.	93



T A B

L'Occasion perd
 La Jouissance in
 Epigramme sur le Ma
 Portrait de M. le Prin
 Sonnet pour le mesme
 Autre sur son retour à
 Autre sur la mort du
 quincour.
 Autre pour Cromvel.
 Autre Contre le mesm
 Epitaphe de Madame
 Sonnet Enigmatique.
 Enigme.
 Autre.
 Elegie.
 Sonnet.
 Madrigal.
 Metamorphose des
 Astres.
 Le Temple de la Mo
 Le Temple de la Glo
 Epigramme sur la pri
 Testament du Duc d

ag. 3
 18
 24
 25
 idem
 26
 Ho-
 27
 28
 29
 30
 31
 idem
 32
 idem
 38
 39
 is en
 40
 62
 71
 87
 88
 Epi-



the scale towards document